

M<sup>ME</sup> J. ANTONIADÈS

---

LA FIN D'UNE CIVILISATION

OU

LA MORT DE SMYRNE



*Appendice du «Journal du Foyer Social.»*

1925

4 fr.



**LA FIN D'UNE CIVILISATION**

**OU**

**LA MORT DE SMYRNE**

LA MORT DE SMYRNE

LA MORT DE SMYRNE

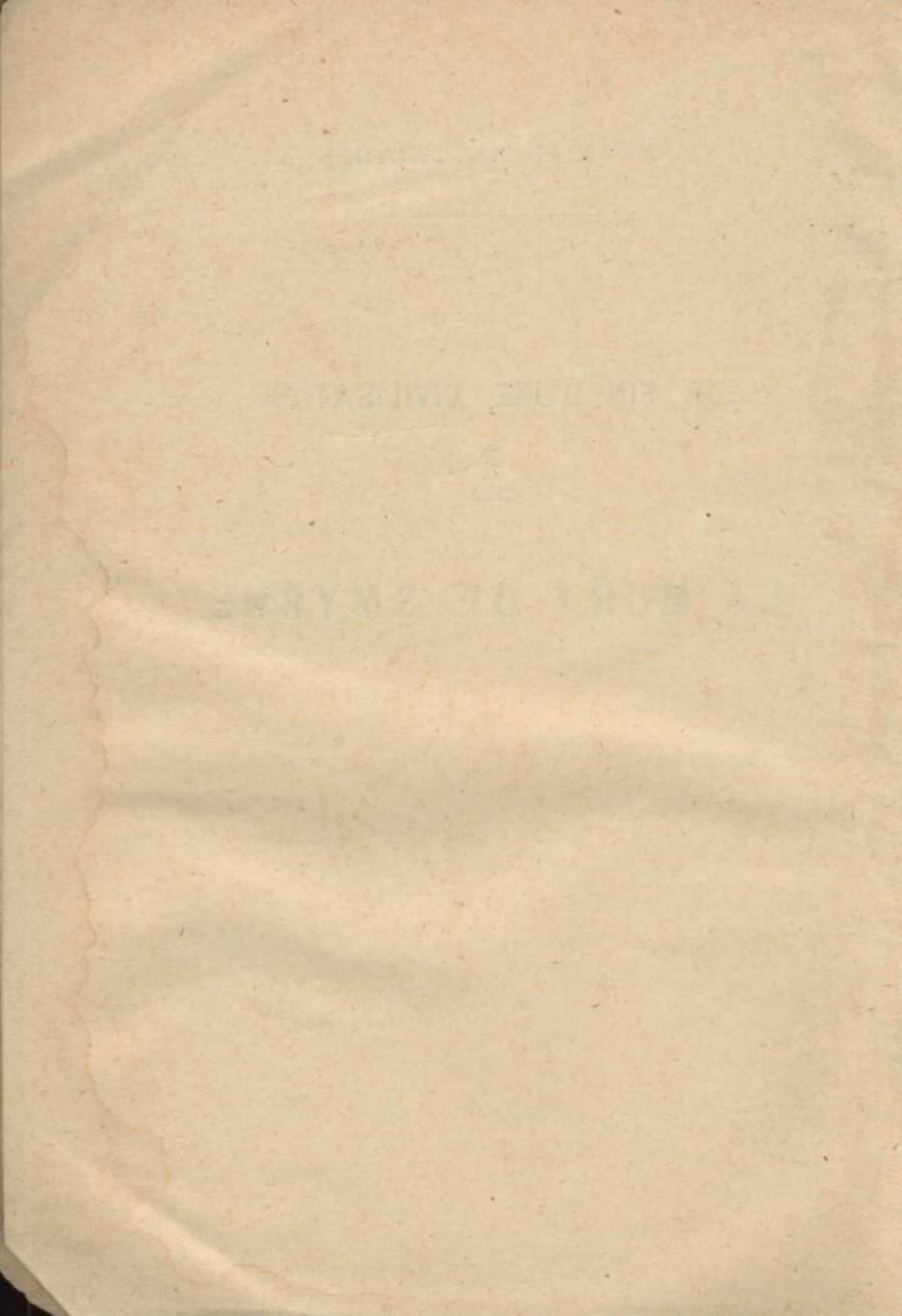
M<sup>me</sup> JEAN ANTONIADÈS

---

LA FIN D'UNE CIVILISATION

OU

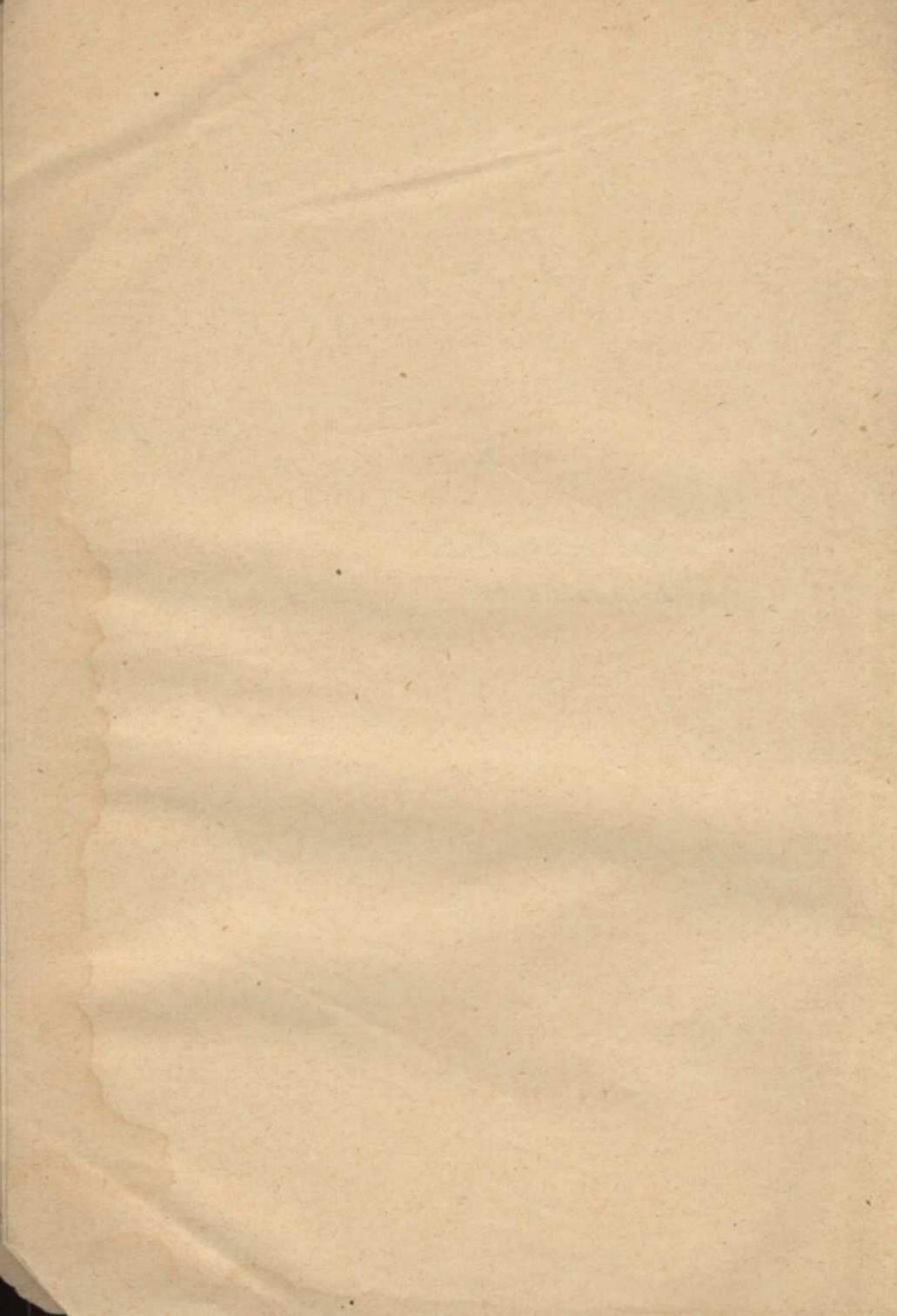
LA MORT DE SMYRNE



A

*Mes chers parents*

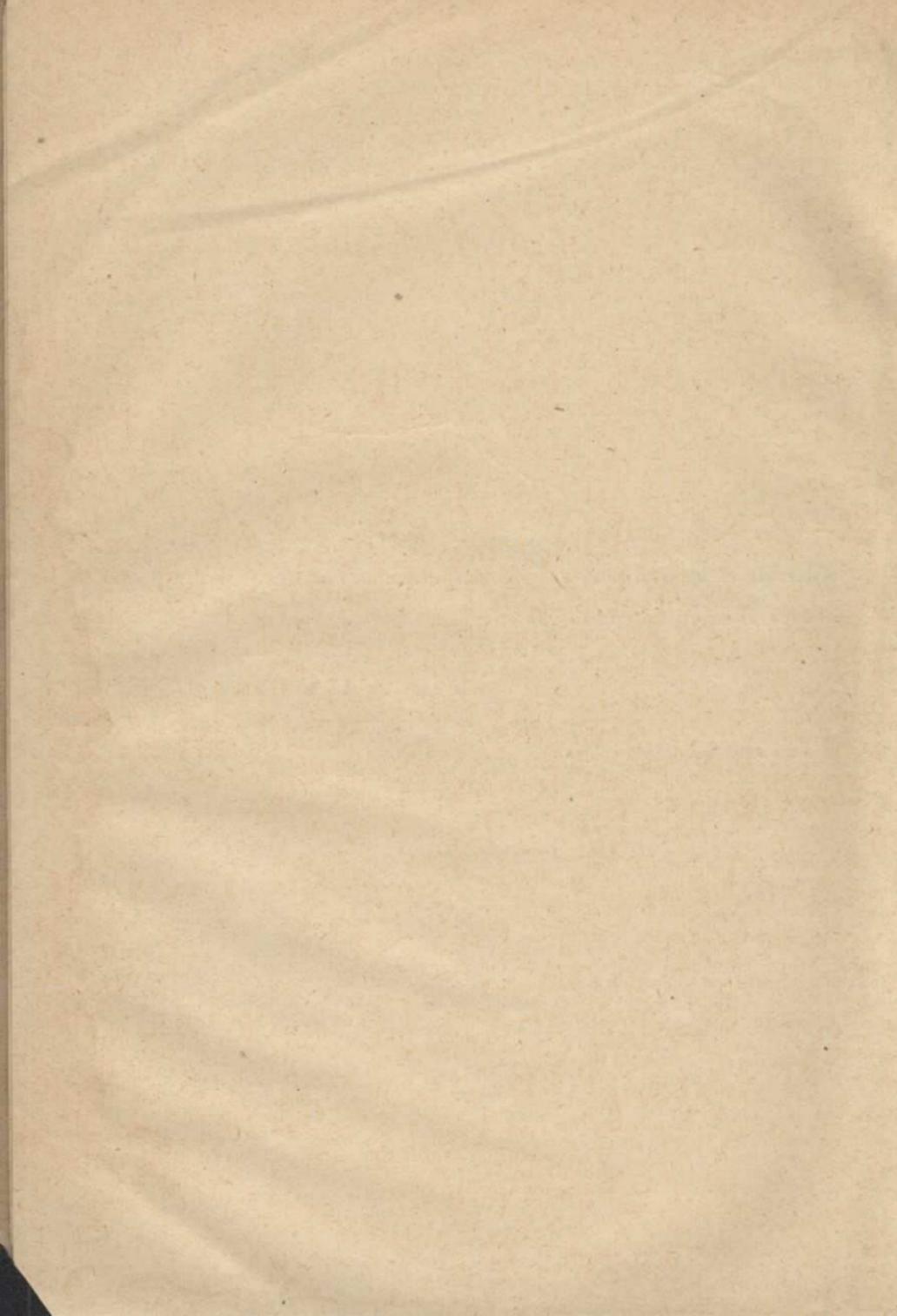
*Et à mes amis*



*Ces notes n'ont que le mérite d'une profonde  
sincérité et ne donnent que des impressions sur des  
choses vues ou entendues.*

*M. L. J. A.*

Athènes, Avril 1923.



**LA FIN D'UNE CIVILISATION**  
OU  
**LA MORT DE SMYRNE**

---

**DÉPART POUR SMYRNE**

---

Un après-midi d'Août, plein du soleil brûlant de la canicule, nous montâmes avec quelques menus bagages dans la voiture qui devait nous conduire à la gare du Phalère. Dans ce trajet si court, nous éprouvâmes déjà quelque satisfaction à penser que nous en avions fini avec cette fièvre qui précède de tels départs dont on

ignore l'heure véritable et l'exacte destination. Car nous partions vers l'Inconnu mais, heureuse, satisfaite d'avoir tenu jusqu'au bout pour faire ce voyage, je me sentais calme, résolue, bien décidée à tout affronter, et j'avais un véritable joie. Pour l'instant, nous savions que nous allions à Smyrne, Smyrne tant vantée des nôtres, Smyrne fleur de l'Ionie. L'attraction était suffisante.

Après la voiture, cinq minutes de métro jusqu'au port, parce que rien ne ressemble mieux au métro que ce petit train que relie le Pirée à Athènes, qui file avec la même vertigineuse allure et qui en diffère seulement parce qu'il traverse le plus clair paysage dans un air vif et ensoleillé.

Dans un coin du wagon, un officier porteur d'une valise nous regardait et j'eus cette intuition qu'il allait faire le même

voyage que nous. Je le retrouvai, en effet, au bateau, à Smyrne et même à Athènes, au retour. Mais il avait l'air sombre... il parlait seul, tandis que nous ? Nous n'avions, pour nous alourdir, rien de la tristesse des derniers adieux. Nous partions ensemble, heureux et ravis, quittant sans regret cette plage Phaliréenne où pourtant nous avions passé un agréable été. Mais nous avions l'attirance de l'Inconnu.

Un peu de bousculade encore de la gare du Pirée à la base et puis c'était la fin : L'El sy était amarré qui semblait nous attendre et portait déjà pas mal de soldats. Les papiers visés et signés, on nous livra passage et nous montâmes nous installer pour quelques heures où j'aspirais à prendre un bienfaisant repos. Le garçon du bord, le « camarotos » poussa l'obligeance jusqu'à nous donner une cabine particulière. Vrai-

ment ce voyage s'annonçait plein de joie et de confort et mon âme aventureuse se réjouissait. J'eusse été peinée d'avoir à passer ma nuit dans la cabine réservée aux quelques rares dames qui allaient faire le voyage avec nous. J'installai les valises, et l'instant du départ nous trouva sur le pont.

Trois dames, une vingtaine d'officiers, quelques deux cents soldats composaient seuls le chargement du navire. L°Elsy partait léger et pour notre malheur...

A l'heure où le couchant s'empourpre tout de rose, où les montagnes se vêtent de ce péplum changeant que le bleu de la nuit fait seulement disparaître, nous quitâmes le port et nos cœurs se serrèrent. Les femmes qui, jusqu'ici, avaient accompagné les leurs, donnèrent libre cours aux larmes trop longtemps contenues et nous

tous, sur le pont, au fur et à mesure que le bateau s'éloignait de la terre, nous sentions une impression vague de tristesse: Smyrne, l'Asie mineure, n'était-ce point la guerre? Et ne laissions-nous pas ce qui étaient nos habitudes chères?

Peu à peu, l'émotion s'atténua et le dîner nous rassembla une vingtaine, deux dames seulement, autour de la grande table du salon de première où, nos places indiquées d'avance par le maître d'hôtel, je me trouvais quelque peu éloignée de Jean. Comment répondrais-je si l'on me parlait? Le grec ne m'était pas familier.

Le dîner fut charmant. Assise en tête de table, près du commandant du bateau, j'avais comme vis-à-vis deux officiers de marine qui s'informèrent de ma nationalité. L'un parlait correctement le français, l'autre l'anglais, il fut possible de s'entendre

et l'après dîner nous réunit au petit salon, ayant déjà fait ample connaissance. L'un de ces jeunes officiers, sachant où nous allions passer, nous invita à la gaieté, aux rires, aux chants, prit le piano lui-même et se mit à faire un tapage étourdissant. J'en compris très vite la cause. Quittant le golfe Saronique, nous tournions le cap du Sounion et l'Elsy, avec sa charge légère, commença une danse telle que cinq minutes suffirent pour que la belle humeur, le bon entrain de tous immédiatement tombât. Et la maudite mer continua de nous faire danser jusqu'au matin. Heureusement, la journée qui suivit fut belle, je pus me reposer et quoi que lasse encore, reprendre le soir au dîner la place de présidente, réparer les forces perdues, soutenue par l'idée que nous allions arriver devant le port de Smyrne, faire halte toute la nuit et attendre le matin pour entrer.

## ARRIVÉE DANS LA VILLE

---

Cette nuit là fut vraiment reposante et quand, à cinq heures du matin, le bateau se remit en marche, nous nous levâmes frais et dispos pour préparer notre entrée dans la ville. Avec quelle joie je contemplais, par la fenêtre de la cabine, ces montagnes d'Asie que je n'aurais jamais pensé connaître !

Lorsque l'Elsy accosta à la « Pounta », lieu de débarquement réservé aux militaires, je sentis une joie inconnue. Enfin j'étais à Smyrne, je touchais à ce continent asiatique si plein de mystères, je pourrais voir des choses surprenantes ! Et je les vis... Que ne me prêtez-vous votre plume, Myriam Harry, pour essayer de le décrire ? comme j'étais loin de la France, ma vraie patrie,

mais comme j'étais heureuse d'être loin !  
J'aurais à dire tant de choses, au retour !

J'ouvris alors mes yeux tout grands. Le débarquement se fit sans encombres, quelques formalités remplies à la douane, l'employé ayant examiné nos papiers avec soin, et nous voilà tout deux, valises en main, sur la terre d'Asie. à Smyrne, un peu perdus, notre oreille frappée par des sons étrangers à ceux qu'elle était accoutumée d'entendre.

Un jeune officier de marine en civil s'offrit pour guide : « Confiez vos bagages à un commissionnaire, dit-il, prenez le tram avec moi et nous irons à un hôtel ». Ainsi fut fait. Pour une somme exorbitante, un porteur prit nos valises et nous, en route pour la plus proche station du tramway.

Le tramway ! Je fus prise d'un éclat de rire en le voyant : Une espèce de grande



Ε. ΧΑΛΚΙΟΠΟΥΛΟΣ

PANORAMA de Smyrne avant la catastrophe



PANORAMA de Smyrne avant la catastrophe

caisse que tirait sur des rails un cheval minuscule et maigre. Le conducteur était coiffé d'un fez rouge, le receveur de la même façon. Nous prîmes place et comme elle fila la caisse ! Quel bruit ! Quel vacarme ! La ligne suivait le quai sur toute sa longueur et le conducteur n'ayant aucun moyen pour avertir criait : « hé ! hé ! hé ! » pour faire tourner les passants. On était très à l'aise dans ce tramway qui, par ses fenêtres ouvertes, laissait la brise marine nous fouetter délicieusement ! . . .

Derrière nous, des maisons toujours et parfois des palais. Notre cicerone nous fit signe des descendre. Nous étions en face du Splendid-hôtel. Pas de place. Un peu plus loin à Smyrna-Palace, même réponse. Hôtel de la Patrie, même chose encore.

Enfin Hôtel de Londres . . . Une chambre . . . Le commissionnaire nous avait sui-

vis, nous montâmes deux étages et nous savourions le plaisir d'arriver enfin à destination.

---

### NOTRE CHAMBRE

---

D'un rapide coup d'œil je fis le tour de cette chambre et sa propreté me parut douteuse. Deux lits en fer noir, une toilette en pitch-pin, un canapé défoncé, une armoire à glace avec fentes béantes, faisaient le tour des murs. Au milieu, une table boiteuse, et par terre, un linoléum troué... Elle s'ouvrait en plein sur la mer et l'air salin y pénétrait largement. Une longue partie du quai nous était visible, cela me séduisit.

Yanni, le valet de chambre à la mine éveillée et qui parlait français, nous servit un déjeuner où de magnifiques raisins tinrent une grande place et comme la chaleur était accablante nous nous préparâmes à la sieste accoutumée.

J'étais étendue depuis cinq minutes à peine, que des insectes lourds déjà de sang, avides d'en boire d'autre, commencèrent à sortir de toutes parts et à m'assiéger. De ces punaises au corps allongé, si répugnantes rien qu'à les voir et qui sournoisement cherchaient à m'approcher. Alors, je me levai et commençai l'enquête : le lit ? une vieille ferraille surmontée d'un dôme de dentelle pantelante ; les draps qui, certes, n'avaient point été changés, portaient les traces du massacre en règle de nos ennemies ; les oreillers et le matelas innombrables. Et quand je soulevai la dentelle qui

descendait sur le parquet, j'aperçus un tel amoncellement de poussière et de débris que je compris alors ce que veut dire le mot orient... Pourtant, tous les hôtels étaient pleins et nous avons besoin de repos ! . . .

L'hôtelière avisée nous promit un sérieux nettoyage et en fait, lavée dans tous les coins, des draps blancs jetés partout, la chambre prit un autre aspect.

En vain, le soir, je cherchai le bouton pour éteindre la lumière. Yanni m'apprit le lendemain que la société distribuait ainsi l'électricité de six heures du soir à une ou deux heures du matin, sans que l'on ait à se soucier d'élever la main pour ouvrir ou éteindre. Le régime des économies était inconnu et cela avait été établi, sans doute, pour que la nonchalance turque ne fut point troublée . . .

Vers minuit, un bruit de pas menus m'éveilla en sursaut. Je prêtai l'oreille : quelque chose trottait avec une agilité si extraordinaire et sautait avec tant de légèreté de la table sur les chaises que je compris vite quel régal offrait aux souris voisines le raisin demeuré sur la table et les miettes de pain qui s'étaient égarées.

---

## LE PORT

---

Levés de bonne heure, nous avons décidé, dans ce premier matin, de parcourir un peu le port et de faire connaissance avec lui. Les quais offraient l'animation commune à tous les ports. Les bateaux por-

taient les différents pavillons et j'eus la joie de voir se déployer à l'aise les trois couleurs si chères que portait le «Hova».

Deux autres torpilleurs, italien et anglais étaient amarrés à peu de distance, et ces navires alliés inspiraient la certitude qu'on était là en pleine sécurité. A leur bord, les marins se livraient aux occupations coutumières ; des tentes étaient dressées à l'abri desquelles les officiers avaient installé leurs salons d'osier, recevaient leurs visites, fumaient une cigarette en dégustant une tasse de café, et tout portait à croire qu'ici c'était la tranquillité et le repos.

Les travailleurs du port seuls différaient par quelque chose de plus rude que les visages bronzés et mâles de ceux de Marseille et du Pirée encore, où le soleil est plus brûlant. Ceux-là, souvent hirsutes, les épaules

carrées, l'oeil noir, vif et perçant, faits pour porter la charge avaient, pour ajouter encore à leur aspect si singulier, un costume fait de tant de morceaux, aux teintes si diverses, que ce sale accoutrement, complété d'un mouchoir crasseux et noirci noué autour du front à la façon arabe, leur donnait un aspect effrayant. Quelles épouvantables silhouettes dès que tombait la nuit ! Des Turcs, quoi, et qu'ajouter ?

De l'autre côté, d'un bout à l'autre de ce long quai sur lequel est bâtie la ville, s'étagaient des maisons diverses allant du Palais à la plus ignoble boutique. Tous les hôtels, tous les cafés brillants occupaient une partie de ce quai et de l'autre, en face des boutiques d'où s'échappait une odeur répugnante de cuisine et d'huile chaude, un commerce ambulante auquel se livraient quelques Turcs assis sur le trottoir, en offrant

au passant des cigarettes, des raisins et quelquefois des tapis. On avait cette impression de saleté qu'on rencontre dans tous les ports, mais sous le chaud soleil cela devenait plus frappant. De la paille, des débris de toutes sortes et des petits Turcs qui pataugeaient là dedans avec leurs pieds nus, et enfin, une population telle, qu'on apportait ses soins à ne pas la frôler de trop près. Au milieu de tout cela, d'innombrables uniformes grecs qui allaient, qui venaient et de temps à autre le tramway avec son petit cheval et le hé! hé! hé! de son conducteur qui vous rappelait qu'il ne fallait pas s'oublier trop longtemps devant les choses plus curieuses que celles jusqu' alors connues.

Il se faisait un bruit tel que peuvent l'imaginer ceux là seulement qui l'ont connu, tant il diffère des bruits de tout ce qui

se passe même dans nos foires européennes où il paraît être à son comble pourtant.

Ici, il était fait du sifflement des navires, du ronflement des machines et d'intonations de voix extraordinaires parce que seulement le turc se parlait, là. Et ce spectacle était à peu de chose près le même jusqu'au bout du quai, celui opposé à la Pounta, et où se trouvait, donnant droit sur la mer, le «frouarkhion» (Commandement de la Place).

Mais tous ces bruits étaient ceux de la paix. Toute cette vie, pour moi étrange, était celle d'un peuple calme qui se livre à ses occupations, sans crainte, sans désir aussi.

## LE QUARTIER TURC

---

Le soir, vers six heures, comme il faisait encore grand jour, nous décidâmes de nous enfoncer quelque peu dans le quartier turc, piqués par un vif sentiment de curiosité.

Par une rue étroite, aux pavés défoncés, aux trottoirs démolis, nous heurtant à chaque minute à quelque fez rouge ou à quelque ombre, nous avançons. L'air était étouffant dans cette ruelle où quatre personnes ne pouvaient passer de front. C'était le quartier du commerce turc, pour la plupart des boutiques où l'on vendait de quoi manger et d'où s'exhalait cette odeur d'huile chaude si répugnante à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Des fez, des fez encore et des fez toujours... Les costumes différaient, variant du plus européen à la plus sale houppe de quelque vieux juif crasseux. Assis sur la porte des différentes boutiques alignées là, tous ces gens discouraient — et Allah sait de quoi — en fumant le narghilé, mais tous avec une nonchalance visible, sans nerfs, sans bruit...

Parfois on se heurtait à quelques fantômes noirs, des femmes uniformément habillées, portant le féredjé et qui allaient deux par deux, trois par trois, des femmes du peuple, les autres ne quittant point avec facilité le fond de leurs somptueux palais.

Plusieurs fois, pourtant, il m'arriva d'en rencontrer plus tard qui sortaient du commun. Leur costume de soie marron ou grise avait la même coupe. Leurs épaules étaient enserrées dans une petite cape tou-

jours de même forme; leurs cheveux disparaissaient dans une même sorte de bonnet mais, ou le féredjé était absent, ou il était si transparent et si léger qu'on pouvait aisément deviner leurs traits.

---

## LA MOSQUÉE

---

Avançant toujours, selon notre fantaisie, et plongeant notre curieux regard jusqu'au fond des boutiques les plus sales et les plus ignobles, nous nous trouvâmes après quelques détours devant une mosquée.

Deux fenêtres ouvraient sur la ruelle étroite et par là j'aperçus l'intérieur du temple.

«Ici, nous devons entrer, dis-je. A tout prix nous devons voir». Et presque en courant nous cherchâmes l'entrée.

Un grand portail, d'abord, donnant sur une cour. Dans cette cour, sur un côté, une belle eau claire qui coulait d'un robinet dans une sorte de ruisseau artificiel. Au fond, la Mosquée. Un vieux Turc assis à la porte extérieure tendait la main. D'autres entraient dans la cour et nous les suivîmes. La plupart, se dirigeant vers le ruisseau, se déchaussèrent et firent une toilette soignée de leurs pieds (c'était d'ailleurs utile). Nous avançons un peu timides vers la porte du temple. A qui parler, à qui nous adresser? Tous ces gens avaient si bizarre allure, nous comprendraient-ils? Un vieux, coiffé de son fez rouge, nous regardait venir. Nous montâmes la marche qui donne accès dans l'

édifice et enhardis d'être venus jusque là nous avançons.

Je voulais voir, enfin, ce que contenait cette voûte sombre dont le sol était couvert de si somptueux tapis! Mais le vieux qui nous regardait venir frappa sur l'épaule de Jean et commença, en vain, à lui taire un discours. Par une mimique amusante qui s'adressait surtout à nos souliers, il nous fit comprendre que, pour pénétrer dans ce lieu béni d'Allah, nous devons comme tous, nous mettre pieds nus. Et ainsi fut fait...

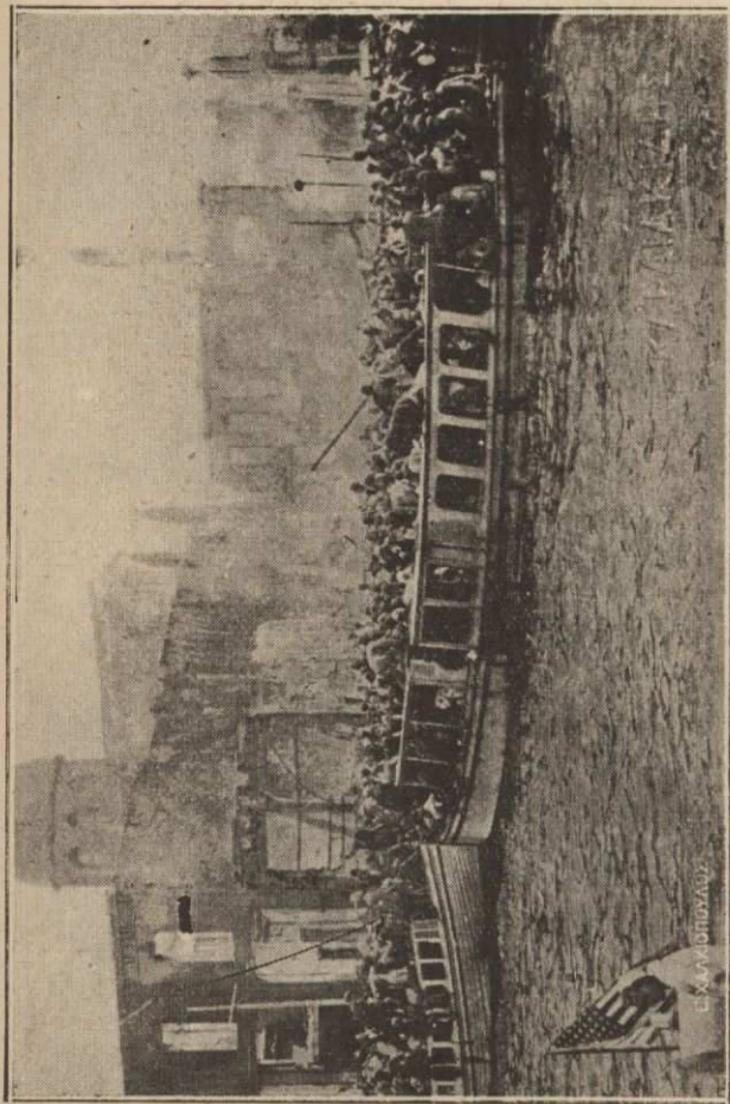
Pas un coin du sol ne se trouvait à nu. Tout était recouvert de ces tapis aux teintes cramoisies qui dans leur épaisseur assourdisent les pas. Des peintures ornaient les parois. Aucune image, aucun siège, seulement une chaire et une de ces pendules comme en trouve dans chaque maison de village chez nous, avec son immense boîte

sans ornement et sans sculpture. Et je vis venir une dizaine de Turcs, fez sur la tête mais sans souliers.

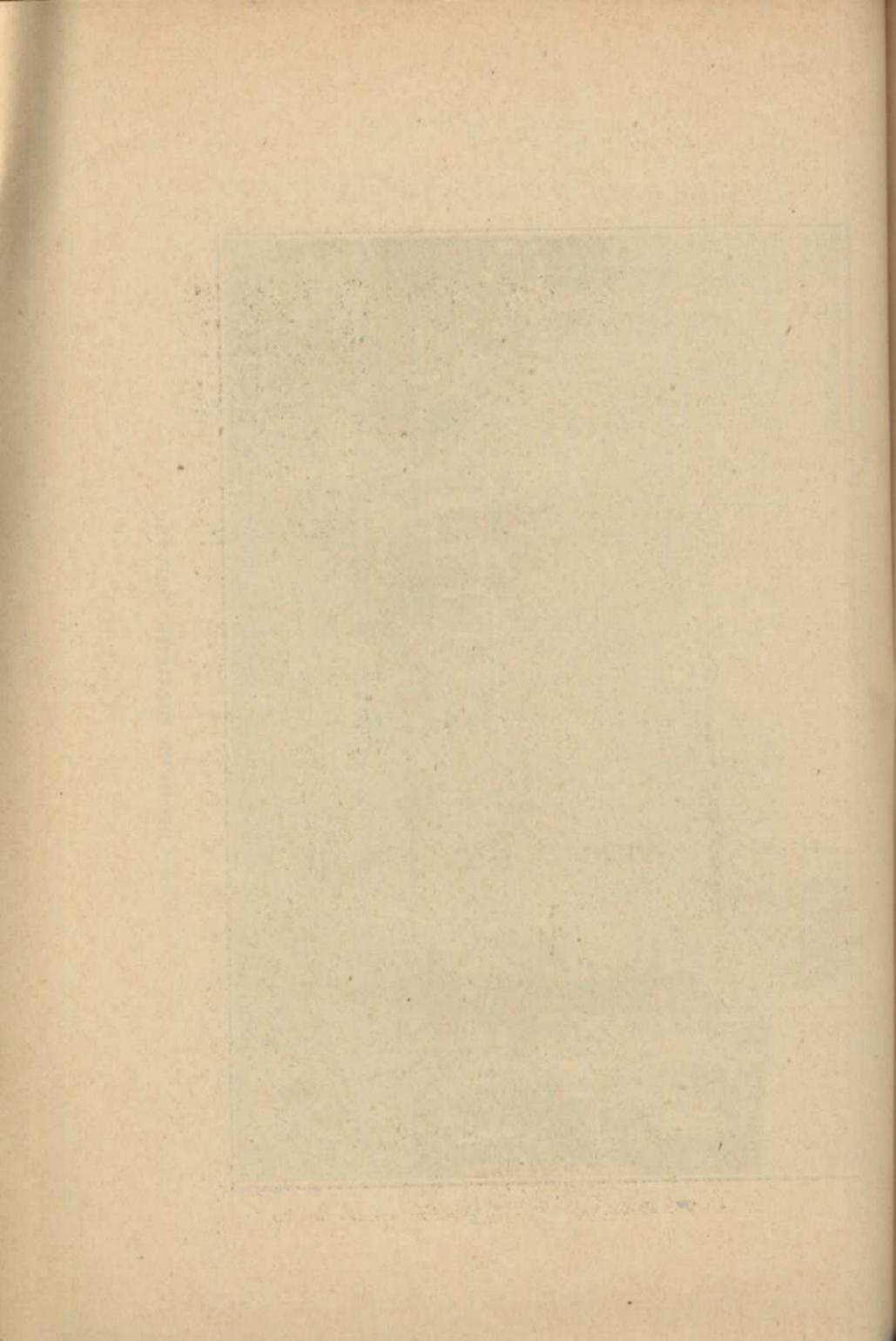
«C'est peut-être l'heure de l'office» pensai-je. En effet, dès que la pendule se mit dans le silence à égréner les douze coups de minuit — notre montre sur le même temps marquait sept heures et le soleil aussi — un vieux Turc, placé en avant — les autres ayant à la seconde choisi une place, debout, à certaine distance, à peu près comme pour une leçon de gymnastique — le vieux Turc donc, faisant avec une légèreté excessive pour son âge une culbute sur le sol, baissant sans nul doute la trace imaginative des pieds d'Allah, donna le signal de la prosternation vers le dieu d'Islam et la même culbute fut répétée dans le même temps par tous, tandis qu'une prière sourde dans le silence s'éleva et que les retardataires en

courant venaient se joindre aux autres fidèles.

Une véritable gymnastique commença. Assis, jambes croisées, tous ayant dans les doigts le chapelet de grains énormes et salis, dans un balancement de la tête et du tronc continuèrent la prière. Et puis, tous debout recommencèrent ce balancement monotone de leur être, l'accompagnant d'un récitatif terne et sombre. Il s'élevait par instants au-dessus du murmure et se terminait dans des culbutes encore qui me surprenaient d'autant que l'âge des exécutants n'était souvent pas en rapport avec la souplesse qu'elles demandaient. Car ceux qui étaient présents à ce bizarre office étaient pour la plupart très vieux, très sales, très déguenillés aussi. Cela dura dix minutes, après quoi tous ces hommes se précipitant sur leurs chaussures, au dehors,



Les chrétiens quittent Smyrne



les enfilèrent en hâte et retournèrent à leurs travaux.

Naturellement, aucune femme n'accompagnait là son époux. Seulement quelques petits Turcs de sexe mâle s'étaient mêlés aux vieux.

---

## RETOUR

---

Le soir, lentement, tombait comme nous régagnions par la même ruelle étroite et défoncée les abords du quai. Nous échangeions nos impressions sur la curiosité de ce culte d'Allah et de son prophète et nous rentrions pour dîner, pleinement heureux de ce jour

qui nous avait apporté tant de choses nouvelles et familiarisés avec cette terre où les poètes nous avaient promenés en songe et où les Croisés, mes aïeux, s'étaient laissé séduire par un charme que j'allais retrouver.

Comme nous débouchions aux approches du quai, l'occident en flammes apparut tout à coup. Des nuages de feu s'étendaient au delà des montagnes qui se dressaient dans ce brasier immense avec toute la majesté de leurs contours arrondis par le temps. Passant du rose au sombre, elles avaient permis à l'astre devant lequel autrefois tant de divinités s'agenouillèrent, de fuir quelque peu, et la nuit laissait tomber sur nous son voile plus léger qu'un souffle et plus doux qu'un parfum. La mer en ses vagues houleuses semblait protester énergiquement contre ce retour de la nuit., L'horizon peu à peu avait atténué ses tein-

tes vives et tout à coup, émergeant de derrière le faite des montagnes, un croissant d'or de lune monta sur le ciel assombri et répandit sur tour le reflet argenté de sa lueur pâle, idéalisant chaque sommet, chaque contour, donnant à tout l'aspect d'une féerie vivante, entourant ce coin de paysage de la majestueuse beauté de ces soirs purs où chaque astre se fait plus brillant dans le ciel et où l'âme se sent emportée vers ce je ne sais quoi que lui inspirent ces manifestations grandioses de la nature orientale.

---

## LE CERCLE

---

Sous l'impression magique de ce spectacle jusqu'alors inconnu nous arrivâmes au

cercle et nous fûmes, là, repris par la vie. Depuis tant d'heures nous nous promenions dans un perpétuel enchantement!...

Un palais, ce cercle. Etabli dans le somptueux immeuble de l'ancien Consulat autrichien, il offrait dans ses immenses salles, luxueusement et confortablement aménagées, un foyer agréable où les officiers se retrouvaient tous. La table d'hôte était particulièrement soignée et nul restaurant de la ville ne pouvait à aussi bas prix offrir un menu si copieux et si appétissant. Nous fîmes choix d'une table où chaque jour ensuite nous revenions à l'heure des repas nous asseoir. Et tout de suite un lien de sympathie s'établit entre le garçon et moi.

Panayoti, c'était son nom, était un de ces hommes de la montagne, bien découpé, grand, fort, les cheveux bruns, les yeux d'un noir sombre et le visage entier plein

d'une intelligence vive. Il s'acquittait de son service avec tant d'adresse que l'on s'enquit de son métier. « J'ai servi six ans en Amérique », répondit-il. Alors je saisis l'occāsion de pénétrer dans les bonnes grâces de Panayoti en lui parlant anglais puisque mon ignorance du grec ne pouvait nous permettre de communiquer de cette façon. Nous nous comprîmes très bien, si bien même qu'au dessert Panayoti feignit d'oublier la première crème déjà portée et en plaça une seconde devant moi.

Ma part de raisins était toujours double et comme ils étaient lavés avec soin!

Panayoti veillait à ce que mon verre ne fût jamais vide et me servait avec une visible joie, moi, le seul être féminin de ce cercle.

Jusqu'aux dernières heures nous restâmes fidèles, nous à la table de Panayoti,

et Panayoti au régime des crèmes doubles et des parts de raisins fortement augmentées. Qu'a pu devenir dans la suite cet aimable garçon dont la rudesse savait si bien s'adoucir, vrai type de cette race dont la finesse éclate à chaque instant ?

Tant de fois, depuis, j'ai rencontré de ces hommes à l'aspect rustique qui me parlaient en un français très compréhensible, d'autres en anglais, d'autres en italien, tous heureux de montrer qu'ils savaient une langue étrangère, mais sans forfanterie, sans vanité. Ce peuple émigrant, ce peuple de marins qui marche depuis l'antiquité sur les traces d'Ulysse, l'esprit sans cesse fécondé, a acquis cette vivacité de l'intelligence qui frappe l'étranger.

« Bonjour, Madame. Comment ça va ? » dit fièrement Barba Costa, le maçon.

« Madame, carottes, persil, oignons? », demande le marchand de légumes.

Comme cela vous frappe doux à l'oreille d'écouter cette langue si chère, d'une douceur à nulle autre pareille et qu'on rencontre à chaque pas dans cette Grèce où l'on regarde comme une élégance de parler le français!...

Mais revenons au cercle. Dans les majestueux salons aux meubles d'une solidité rare, nous passons de longues heures de repos en lisant les journaux venus d'Athènes et c'est là qu'on se donnait rendez-vous, entre officiers, pour savourer à l'aise ce café noir dont je suis devenue si friande après l'avoir très longtemps méprisé.

## LA VILLE

---

Ainsi quelques jours passèrent.

A juste titre nous avions quelques craintes. Si Jean partait pour l'intérieur, pourrais-je le suivre avec la facilité rencontrée jusqu'ici ?

Mais nous ne voulions rien perdre de nos heureux instants et revêtant chaque matin la robe de grosse toile, les pieds chaussés à l'aise dans de grossières sandales composées seulement d'une semelle épaisse et de quelques lanières qui les fixaient, les cheveux serrés dans un héret de velours noir — costume adopté pour l'expédition — chaque matin, dis-je, je pénétrais dans quelque coin de la ville où les regards cherchaient le mystère et l'inconnu.

Toujours les mêmes rues défoncées et étroites où les véhicules ne circulaient que très rarement. De chaque côté de ces rues, des maisons serrées les unes aux autres comme pour se protéger d'un mal inconnu, et le premier étage de ces maisons orné de vérandahs qui se rejoignaient presque d'un côté à l'autre et permettaient à leurs habitants de se serrer la main. De grosses portes lourdes, des grillages épais fermaient ces maisons d'où émanait une impression à la fois glacée et mystérieuse qui vous saisissait. Tout était invariablement clos et laissait croire ces lieux inhabités.

« Pourquoi donc ces grillages si solides à chaque demeure ? »

— « Tu ne sais donc pas ? Oublies-tu que tu marches dans un pays dont le Turc fût autrefois la terreur ? »

Je compris alors l'utilité de ces portes

barrées et ferrées qui protégeaient les chrétiens .. Ces rues étaient presque désertes. Aucun bruit, aucun mouvement. C'était le quartier habité par les Grecs, par les Européens et si l'on croisait parfois quelques groupes, on entendait parler grec ou français le plus souvent.

Quelquefois, le soir, s'il nous arrivait de rentrer un peu tard, nous distinguions l'intérieur de ces maisons à l'aspect glacial dont les fenêtres, à cause de la chaleur, demeuraient ouvertes. Grâce à la lumière vive, nous plongions au fond de ces palais moelleux où tout, du plafond jusqu'au sol, n'était qu'un somptueux tapis et où les objets les plus magnifiques, depuis les vases antiques jusqu'aux armes turques finement ciselées, constituaient le plus riche ornement.

Mais à mon âme éprise d'air et de li-

berté, ce luxe paraissait froid comme un tombeau.

---

### FRANCO—MAKHALLA

---

Un matin, de bonne heure, nous parcourûmes en tous sens le quartier européen par excellence, appelé Franco-Makhala.

Des petites rues toujours, mais très animées celles-là, le quartier du commerce, la rue de Rivoli de Smyrne.

Je voulais un insigne franco-grec : « Allez chez Xénopoulo », nous dit-on.

Un vieillard aux cheveux blancs nous accueillit avec une amabilité parfaite, dans

un français très pur et nous offrit de visiter son magasin pendant que, sur son ordre, une ouvrière modiste confectionnait l'insigne réclamé.

Et je tombai de surprise en surprise. Je me retrouvais aux Galeries Lafayette : des soieries, des dentelles, des cretonnes artistiques, de petits meubles légers et nouveaux... Nous fîmes le tour avec un vrai plaisir sous la conduite aimable de notre guide, flatté de nos exclamations... Un magasin où l'on vendait de tout, comme à Paris.

Gracieusement me fut offert le minuscule insigne que j'arborai sur le champ, fière d'étaler sur ma poitrine tout cet ensemble de couleurs victorieuses et sur ce sol où je me sentais plus qu'ailleurs près de France, où les habitants avaient pour la plupart appris à révéler comme moi la glo-

rieuse Patrie, soit qu'ils eussent eu la facilité de s'y rendre, soit qu'ils aient appris, dans les nombreuses écoles françaises établies là, à en connaître et en apprécier les beautés. Car Smyrne, dans tout ce quartier européen était aussi un coin de France et les habitants, Grecs la plupart d'entre eux, avaient de mes compatriotes le raffinement de politesse et de goût.

Avant d'arriver à Sainte Photini, l'église à laquelle étaient adossées les banques d'Athènes et de France, nous tournâmes à gauche. Là se tenait le marché et là encore, les commerçants Grecs servaient avec l'habileté coutumière tous leurs clients sans distinction. Là encore et partout, c'était un plein régime d'entente, de concorde et de paix.

Nous avançons toujours au fond des rues étroites, voulant y découvrir tous les

spectacles et toutes les curiosités. La même vie tranquille et calme se continuait partout. Assises sur le seuil de leurs portes, quelques femmes vêtues d'étoffes aux teintes vives, discouraient. Les enfants jouaient à l'aise. Y avait-il à craindre quoi que se soit?

Tout à coup, débouchant d'une ruelle voisine, tiré par un Turc à face noire, au costume en lambeaux, un chameau s'avança, levant haut la tête et portant un volumineux chargement de paille. Ses pieds larges et mous s'aplatissaient sur le sol avec un mouvement lent que rien n'accélérait et nous suivions du regard sa démarche égale et molle, quand un tournant de rue le cacha à nos yeux.

Curieux spectacle! A peine une demi-heure avant, je me promenais au milieu des élégances parisiennes et tout à coup, cette diversité, cet orient qui se révélait là, don-

nant à Smyrne sa couleur étrange et fascinante par la variété, et faisant d'elle comme un kaleïdoscope où le regard trouve sans cesse une nouvelle teinte ou un nouveau dessin...

Pendant que je regardais s'éloigner cette originale monture, un enfant accroupi à mes pieds examinait mes chaussures, et, sans peur, touchait du doigt les semelles. A lui aussi ce soulier-là semblait bizarre... le sien était plus simple : il n'en portait pas.

---

## L'HOPITAL

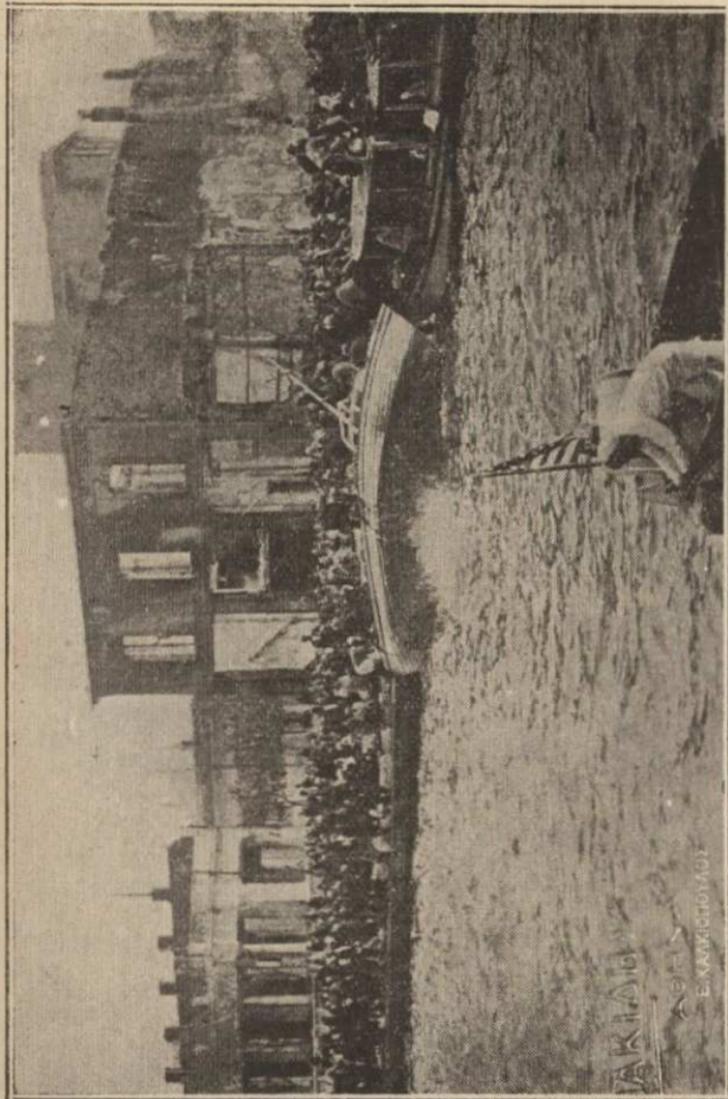
---

Pendant ce temps, l'offensive turque s'était déchaînée et les blessés commençaient

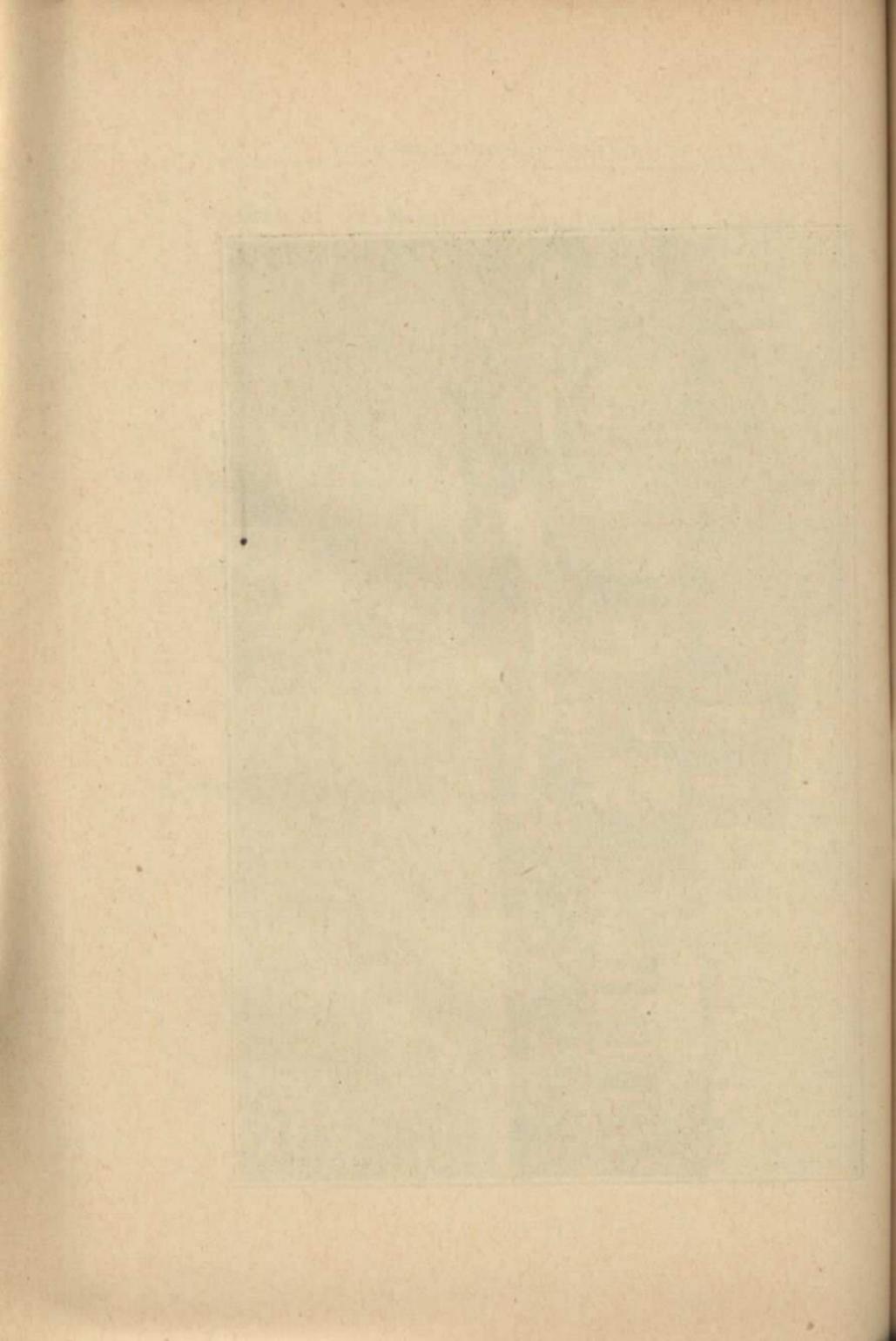
à arriver du front en grand nombre. En si grand nombre même que l'ordre fut donné de transformer immédiatement l'école grecque de jeunes filles en hopital et c'est à cet hopital, le cinquième, que je devais venir souvent. En quarante huit heures, les immenses salles de cette luxueuse école furent prêtes à accepter les malades. Tout était à point, les petits lits faits, la pharmacie installée, la salle de chirurgie en état, bien entendu, dans toute la mesure du possible.

Nous fîmes connaissance avec le Directeur, un homme charmant qui nous dit :

« Partez, je vous ferai prévenir dès que j'aurai besoin de vous ». Et ce ne fut pas long . . . le lendemain matin à sept heures, un infirmier vint nous éveiller et nous annoncer que les blessés, plus de neuf cents, arrivaient.



La foule sur les quais



Traversant seule, un peu inquiète, les ruelles tortueuses qui devaient m'amener à l'hôpital, j'arrivai enfin devant le portier qui mit quelque difficulté à comprendre mon mauvais grec. Je pénétrai, et la cour, hier si tranquille, était une fourmilière où grouillaient des soldats couchés. Avec peine on trouvait passage dans les escaliers, dans les couloirs. Je revécus en un instant d'autres heures . . . . j'imaginai semblable spectacle en un autre lieu, avec l'uniforme bleu horizon . . .

Après mille efforts, je parvins à la salle de chirurgie. Le Directeur, deux autres médecins, la blouse toute tachée de sang, trois ou quatre dames opéraient.

«Tous ces malheureux attendent qu'on change le pansement qu'ils ont fait la plupart eux mêmes. Nous en avons pour toute la journée» dit une dame. «Prenez une

blouse, aseptisez vos mains et venez nous aider».

Ce jour-là je fis mon apprentissage d'infirmière et, jusqu'à trois heures, nous restâmes debout à faire ce même et triste travail, la sueur au front, pénétrés tous par cette pensée qu'il fallait au plus tôt aseptiser les plaies pour éloigner la menace d'infection. Heureusement, les blessures pour la plupart étaient légères, mais quel visage ils avaient tous ! Hâves, brunis, maigres, l'air harassé, ils étaient l'expression vivante de la lassitude . . . Les uniformes en lambeaux indiquaient les épreuves subies . . .

A trois heures, nous allâmes à la salle des officiers. Le même aspect que les soldats, les mêmes uniformes déchirés, la même maigreur, le même air las ! . . . Seulement un peu plus de volonté en core et la

force de sourire, mais d'un sourire bien triste . . .

« Nous venons d' Afion-Kara-Hissar ou de Banaz » disaient-ils. Et nous sortions de leurs poches des billets, des photographies toutes couvertes de sang.

L'un d'eux, un lieutenant, retint la main qui venait de sortir de sa poche intérieure l'image de Vénizélos.

« Laissez-le près de moi, dit-il. S'il revenait, celui là, je serais capable de repartir sur le champ, malgré mes blessures ». Pourtant, sa poitrine était de part en part traversée et sa cuisse portait une affreuse plaie . . . Ils étaient touchés d'une façon plus grave que les soldats.

« Cinq ans que je n' ai vu ma famille, dit un autre. Voyez la photo de mon petit garçon. Je ne le connais pas.

Ainsi donc, tous ces êtres, à peine sortis

de l'horrible tourmente, terrassés par une fatigue extrême, sentaient à leur cœur monter l'espoir si doux de revoir leur Patrie, les leurs, et ce haume endormait leurs souffrances et calmait leur esprit.

La triste besogne achevée, nous nous retirâmes dans une salle pour nous reposer. Trois dames nous avaient précédés.

«Elles sont drôles, dit l'une, la plupart de ces blessures. Sans gravité aucune, les plaies seront cicatrisées dans une semaine».

Nous avons fait cette identique remarque mais nous nous taisions. Notre pensée était préoccupée par les nouvelles de l'armée grecque en recul. Nous étions avides de savoir, d'apprendre ce qui se disait au dehors.

## LE CAFÉ DE PARIS

---

Une heure passée dans notre chambre, nous décidâmes d'aller nous asseoir au Café de Paris, dans l'espoir d'y rencontrer un jeune ami que nous avons déjà vu plusieurs fois à Smyrne.

Le Café de Paris, situé sur les quais, près du Foyer du soldat, était le rendez-vous du «high-life» de Smyrne. On y entendait une musique européenne, on y payait les consommations hors de prix, tout ce qu'il faut, en somme, pour qu'un tel lieu acquière vite le renom d'élégance qui convient. Et il y avait foule chaque soir, la société smyrniote ayant peu de distractions.

Ici, en face de la mer, on respirait un air frais et la douce musique vous transportait

vers d'autres lieux, vers d'autres temps, au gré de votre fantaisie.

L'ami était assis qui semblait nous attendre.

«Quelles nouvelles !

— «Pas brillantes. On murmure que l'armée bat en retraite et n'a pu encore retrouver une base pour organiser la résistance.

— Nous avons appris la même chose par les blessés. Mais du côté de Dorylée l'armée est encore intacte, elle pourra prêter main forte».

Des fillettes plus ou moins en guenilles circulaient et offraient des jasmins. Tout à coup surgit auprès de nous un enfant d'environ huit ans, appuyé sur une béquille, n'ayant qu'une jambe. «L'autre lui a été coupée par le tramway, nous dit l'ami, et depuis, il mendie». C'était sa profession de mendier, et il l'exerçait avec une sagacité

rare . . On lui allongea une pièce de vingt centimes. Il la repoussa avec mépris : « Vous n'avez pas honte ! dit-il. Devant cette femme vous ne me donnez pas seulement quel que billet d'un drachme ? » Nous éclatâmes de rire. Il eût fallu voir son attitude, ses yeux malicieux et rieurs ! Mais lorsqu'on fit mine de reprendre la pièce, il la râfla et se sauva en sautant.

Dépuis, j'ai rencontré à Athènes ce même enfant qui continuait d'exercer sa même profession.

« Tu as pu échapper ? »

— « Oh ! fit il, j'ai sauté dans un bateau ! »  
Et toute sa physionomie resplendissait de ruse.

## SOIR DE GARDE

---

Il y eut moins de travail ce jour-là. On avait apporté seulement une centaine de nouveaux blessés avec des plaies plus graves et le service était déjà mieux organisé. Le nombre de médecins avait été doublé, les dames étaient arrivées en plus grand nombre. La besogne se fit plus rapide, plus aisée.

Je passai la soirée à l'hôpital et accompagnai le médecin de service dans les rondes. Toutes les salles étaient combles et les couloirs aussi. Les plus malades avaient été couchés sur des lits. Les autres étaient entassés dans les salles, sur la paille. La terrasse, en haut, était un dortoir et jusque dans la cour, en bas, on avait dressé des tentes pour abriter les derniers arrivés.

Nous montâmes sur la terrasse pour voir ce qui s'y passait en même temps que respirer l'air dans ce soir doux et pur. Des milliers d'étoiles éclairaient le firmament, la nuit était claire et l'on distinguait avec précision chacun des soldats qui allaient dans ce «clair obscur» prendre leur repos... Fatigués et las, beaucoup, déjà, enroulés dans leurs couvertures, s'étaient endormis. . .

Les autres mangeaient à cette heure tardive leur bien maigre dîner.

«Ça va, les enfants?»

La plupart restaient muets. D'autres expliquèrent que ça allait mieux que sur la route d'Afion, que dans les montagnes, que dans le désert.

Dans un coin, plusieurs s'étaient disposés pour la nuit. Nous les approchâmes, voulant, à ceux là encore dire un mot d'adoucissement, de réconfort. Ils avaient tant

besoin qu'on parle à leur cœur, car ils n'étaient plus des hommes, mais des loques dont la fatigue avait eu raison et dont l'énergie était paralysée. L'un d'eux nous voyant approcher se mit à sangloter comme un enfant :

« Ah ! monsieur le Major, des poux, je suis couvert de poux et je ne peux pas me gratter avec mes mains bandées ! Je souffre le martyr ! La mort vaudrait mieux. Pas de linge, pas d'eau ! Que dire ? Le mot patience ne devenait-il pas inutile et vain ?

Ah ! Patrie, qui que tu sois, que tu exigés de sacrifices de tes enfants et toi plus particulièrement encore, Patrie hellène, qui as conduit les tiens pendant dix années consécutives si loin de leur sol, leur infligeant avec l'éloignement les privations les plus terribles, sur un terrain aride où leur être n'était point accoutumé de vivre... Pa-

trie cependant dix années victorieuse qui déroulas si loin sur le sol asiatic les plus glorieux de ton drapeau azur et blanc autour duquel aux portes d'Angora se rangeaient superbes et fiers ces enfants mêmes qui étaient là ce soir pleurant, gémissant ou silencieux parce qu'une fatigue immense les terrassait...

---

### SOIRÉE D'ADIEU

---

Après avoir suivi, du poste d'observation que constituait la fenêtre de notre chambre, les préparatifs un peu inaccoutumés sur le cuirassé italien, « Venezia » nous eûmes la surprise, vers le soir, de voir ce bateau tout prêt pour une fête, le pont ayant été décoré,

magnifiquement de drapeaux aux teintes vives, de plantes vertes, de fleurs.

On nous informa que les cuirassés alliés ayant terminé leur stage au port allaient être remplacés et « Venezia » offrait à ses compatriotes de Smyrne une soirée dansante à bord.

Sur les dix heures, en effet, des dames en toilettes éclatantes, des messieurs en smoking étaient acceptés sur la jetée par des officiers en grand uniforme qui les conduisaient à bord en canot.

Un peu plus tard le flonflon des orchestres enleva les couples dans un tournoiement et jusqu'à une heure avancée dans la nuit, ce fut sur la mer, sous une constellation d'astres lumineux et dans ce coin de Smyrne occupée, un délire de joie.....

Loin, bien loin, sur les chemins poudreux du fond d'Anatolie se déroulait déjà

l'odyssée tragique devant laquelle le monde en tier devait pleurer.....

Les trois bateaux partirent, trois autres vinrent et le Tonkinois remplaçant le Hovas vint se placer juste en face de ma chambre, dérouler sous ma fenêtre les trois couleurs aimées de mon drapeau de France et je me sentis mieux avec ce coin de la Patrie près de moi.

---

## LA CRAINTE

---

Trois au quatre jours suivirent attristés par l'écho de l'armée battant toujours en retraite.

Un de ces jours-là, j'avais vu Théotokis

et Stratos débarquer sous ma fenêtre, au « limenarkion » (capitanat du port), Sterghiadès et Hatzianesti les attendent. Ils venaient, sans doute, pour organiser un plan de défense. On se sentit quelque peu rassuré. De plus, disait-on, l'armée de Thrace allait venir.

Mais on était sans nouvelles des soldats de Tricoupis... On savait que l'armée grecque avait été divisée. Qu'allait-il advenir ? La crainte commença à se peindre sur les visages. Des officiers étalés à Smyrne vinrent embarquer leurs familles pour Athènes. Ce fut le signal d'alarme. Du front, on n'avait, chaque heure, que de mauvaises nouvelles. On commençait à se sentir la poitrine oppressée et chacun voulait être dans la rue, pour voir, pour entendre et pour apprendre aussi.

Un matin, dès l'aube, alors que je sau-

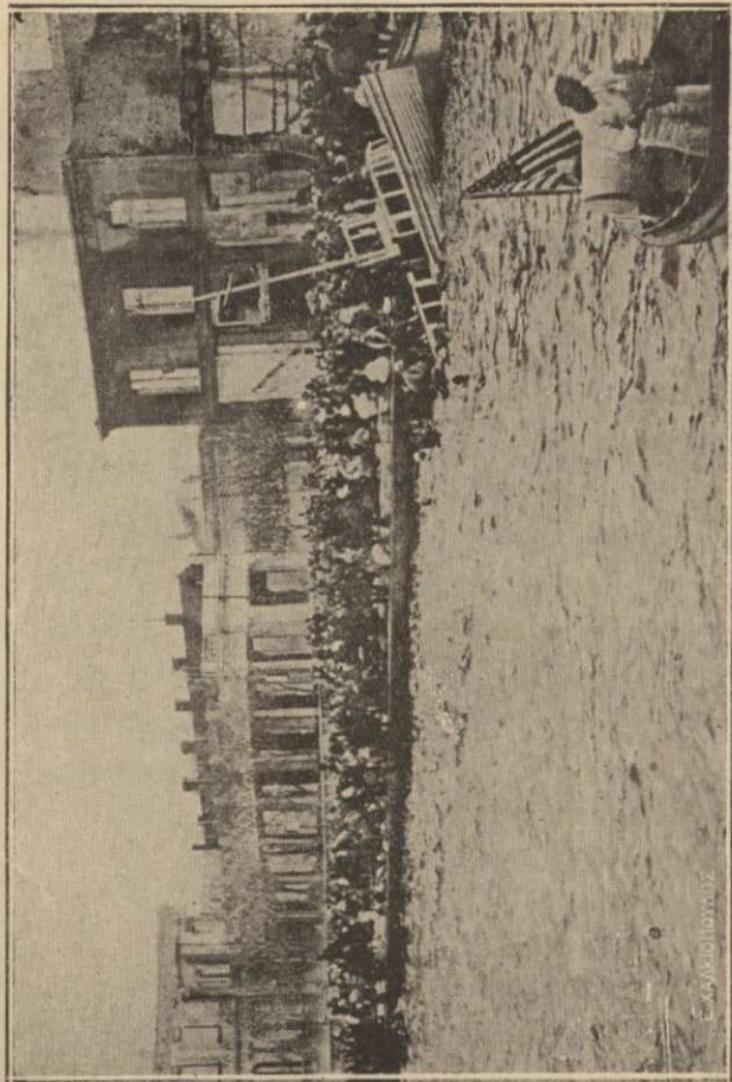
tai à ma fenêtre pour voir au loin, sur la mer, ce qui pouvait venir, j'aperçus, majestueux et superbes, le Lemnos et le Kilkis, les deux cuirassés grecs qui s'étaient amarés là, pendant la nuit, et qui, se dressant fièrement dans le brouillard rose du matin, semblaient dire à tous: «Ne craignez rien, nous sommes là...» Et mon âme se sentit rassérénée. J'aperçus, dans le lointain, huit points noirs qui grandirent peu à peu et qui n'étaient autre que huit bateaux pleins de soldats!... «Enfin, pensai-je, les renforts arrivent, on les repoussera...»

## L'EXODE

---

Mais pourquoi donc tous ces gens parlaient-ils avec leurs meubles et leurs ballots? Que craignaient-ils à trois cents kilomètres du front? Je ne comprenais pas, vraiment, cet affolement, cette fuite éperdue! On aurait cru Paris quand les allemands étaient aux portes de la ville... C'était triste, en vérité. On aime se sentir les coudes sous la menace du danger, et de voir toutes ces chaloupes surchargées qui transportaient les voyageurs aux bateaux, cela faisait, sans qu'on ait peur, un effet drôle enfin!

Je descendis près du Tonkinois et demandai à la sentinelle de m'accompagner chez le capitaine.



Un bateau surchargé sombre

THE PATENT OFFICE

Il vint, ce capitaine, jeune, grand et souple dans son uniforme blanc. Il tenait une cigarette allumée entre ses doigts.

« Pensez vous, Commandant, que nous ayions quelque chose à craindre ici et dans ce cas, que nous pourrions compter sur la protection des alliés ?

— Quoi ? me dit-il, vous avez peur ? Mais une compagnie suffit pour la défense de Smyrne ! Les Turcs n'y entreront jamais. Dormez sur vos deux oreilles, allez ! »

Je ne peux décrire le ton railleur et goguenard avec lequel il me parlait. Et quel sourire !... Je partis rassurée et d'ailleurs, j'avoue, avec ces trois couleurs-là, sans cesse sous mes yeux, je ne craignais rien.

. . . . .

Mais le tableau se fit plus attristant. Le quai devint noir de gens qui voulaient partir. Aux meubles emballés avec soin succédaient des ballots. Aux femmes mises avec recherche succédaient des familles entières de paysans avec leurs petits...

Une nuit, il en arriva tant pour partir le lendemain au jour, que les paquets, tout le long du quai, pendant plus de deux cents mètres, formaient une muraille véritable et l'aube se leva sur un fourmillement d'êtres qui s'étaient massés toute la nuit pour partir au matin. De ma fenêtre, j'assistais à la fièvre, à la bousculade au milieu de l'encombrement du quai. Je regardais tristement tout ce chaos de choses et de gens, de vieillards, de femmes, de petits et je me demandais comment tous sans accident allaient pouvoir partir. Quelque chose de

sourd m'étreignait tout au fond du coeur...

Ceux que nous rencontrions disaient :

« Il faut partir, Madame »

— Qu'ai-je à craindre, répondais-je, je suis Française et s'il y a quelque danger j'irai au Consulat ».

---

## ESPOIR

---

Le soir de ce jour, comme nous cheminions du côté de Franco-Makhala, des cris attirèrent notre attention. « Zito, \* Zito, criait-

---

(\*) Zito ! = Vive !

on, Tricoupis a sauvé la patrie ! Il a contourné le flanc turc, l'armée grecque est sauvée ! Zito ! Zito !..»

Et les hommes se tenant par le bras parcoururent les rues en criant de toute la force de leurs poumons : « Zito ! Zito Tricoupis ! Zito i Hellas !... »

Cette nouvelle avait-été, paraît-il, télégraphiée au métropolite de Smyrne et on en attendait officiellement confirmation. Alors, les visages se distendirent, la poitrine de chacun respira plus librement : c'était cela qu'on attendait, cette nouvelle. Se pouvait-il, enfin, que l'armée turque eût raison des grecs et mît dans une semblable déroute des soldats dont le front portait dix années de victoire ? Pourtant, aucune confirmation n'arriva. Seulement rentrèrent au port des bateaux de guerre et chacun les

voyant arriver se sentait au cœur un regain d'espérance et de confiance aussi.

Les alliés laisseraient-ils Smyrne, où étaient massées tant d'âmes, subir l'outrage de l'envahisseur ? Tous ces drapeaux qui flottaient au-dessus de la mer calme et bleue étaient un défi à l'ennemi. Si bouleversé qu'on fût on avait foi en eux...

. . . . .

Mais à présent, la ville offrait un aspect lamentable. Dans les rues d'ordinaire si calmes, une foule entière se pressait de familles venues du fond d'Asie Mineure, ayant tout quitté pour fuir vite, très vite, le Turc qu'ils avaient appris à connaître et dont ils savaient la sauvagerie. Alors les écoles regorgèrent de femmes et d'enfants qui demandaient abri. Sur les trottoirs étroits, des fa-

milles entières se disposaient à passer la nuit, et qui pourrait décrire l'aspect de ces vieillards abandonnant leur sol, qui penchaient leur front lourd de pensers et de tristesses et qui se demandaient où ils allaient aller.....

---

### LA DEFENSE NATIONALE

---

La nouvelle circula que les officiers Condilis et Yoannou, venus de Constantinople, allaient organiser la Défense Nationale, faire un appel en masse pour constituer une armée de résistance parce qu'on disait librement, maintenant, que l'armée grecque n'était pas vaincue mais qu'elle était en fuite... que les soldats lassés, affamés, mal vêtus, avec une inconscience que peuvent excuser seulement ceux qui les ont vus, avaient jeté leurs armes pour fuir cet enfer, pour retrouver après dix années, leur sol, leur famille, le toit de leur jeu-

nesse... Et moi qui les ai de très près approchés, qui leur ai parlé, qui ai senti leur état d'âme, je dis bien fort à tous : Ne les jugez pas, nul de nous n'en a le droit. Il faudrait avoir souffert ce qu'ils ont souffert, connu leurs privations, pour comprendre le mal qui, peu à peu, s'implanta dans leur cerveau dont les souffrances physiques avaient affaibli les facultés ; et d'ailleurs l'horrible trahison dont ils furent les premiers victimes, fut mise au grand jour pour attirer sur eux notre indulgence et notre pitié.

Un après-midi, donc, un meeting monstre parcourut tout le quai. En tête, des officiers de Smyrne, des soldats, une foule d'hommes auxquels se mêlaient des vieillards aux cheveux tout blancs, tous criant main levée : « La guerre, vive la guerre, vive Vénizélos, vive la liberté ! »

C'était poignant de voir tout ce peuple qui ne voulait pas mourir, qui dans un sursaut d'énergie, se révoltait contre cette pensée et qui, sentant la mort venir, priait et suppliait qu'on l'aide à l'éloigner, à la repousser...

Du balcon, je suivais cette foule du regard et je ne pouvais moi-même retenir les larmes qui emplissaient mes yeux. Les départs se faisaient plus nombreux. La police avait supprimé les passe-ports. Partait qui voulait, et les bateaux étaient surchargés. Plus il partait de gens, plus il en venait, plus le quai était plein.

C'était un tel chaos sur ce quai que ma plume ne saurait le dépeindre. On sentait comme un vent de folie qui vous environnait. Chaque maison avait pavoisé aux couleurs de sa patrie, les magasins avaient bais-

sé leurs toiles. L'intérieur de la ville était tout endeuillé. On s'abordait avec des visages tristes, on se parlait tout bas, le cœur serré d'angoisse : « L'armée va s'embarquer, disaient les uns. Les bateaux ont été réquisitionnés pour son départ et demain les civils ne pourront plus partir ».

Ce soir-là, je quittai l'hôtel et vins partager la chambre de garde où je devais passer les deux nuits suivantes sur un canapé. Quelles nuits ! Dormir, on n'y pensait guère ! On se tenait à l'affût du moindre bruit. On revoyait en pensée ce quai, ces rues et tout ce grouillement d'êtres affolés... On se rappelait l'aspect effroyant de ces soldats fuyards qui commençaient à emplir la ville et dont la mine étrange vous inquiétait. Et puis, on songeait à Smyrne, aux maisons si rapprochées. Quelques obus incendiaires

et c'en serait fait... Où aller ? les Turcs derrière et la mer devant soi...

---

## LE DANGER APPROCHE

---

Le danger devenait plus pressant. Des ordres arrivèrent pour l'évacuation des hôpitaux. Phanos, notre porte nouvelles, vint nous avertir au matin. À neuf heures, comme nous revenions de la banque, nous aperçûmes sur la porte du magasin Xénopoulo, le vieux monsieur qui nous avait fait si charmant accueil. Nous nous arrêtâmes pour le saluer.

— «Vous partez?» dit-il, et sa voix était pleine de sanglots.

— «Vous? interrogeai je.

— «Je ne sais pas»... et levant son poing menaçant: «Ah! Gounaris! Ah! Constantin! cria-t-il. Ah! les traîtres! Enfin, il y a Dieu!»...

Et nous lui serrâmes la main, émus comme lui. J'ai souvent, depuis ce jour, revu en mon esprit cette belle et noble figure qu'auréolait une superbe couronne de cheveux blancs et mes yeux ont cherché maintes fois dans Athènes ce vieillard aux façons si courtoises qui, dans ce coin de Smyrne, travaillait pour notre France aussi en y exposant et vendant les produits que son commerce florissant étendait jusque là.

Et puis nous descendîmes au quai pour voir encore ce qui s'y passait. On ne pou-

vait plus circuler. Des caravanes de blessés qui se traînaient, allaient à la Pounta pour s'embarquer. Comme les grands bateaux ne venaient plus les prendre, les réfugiés s'entassaient par trentaine dans des voiliers de pêche qu'un souffle aurait pu renverser.

J'ai dit déjà : de la folie, de la démence conduisait tous ces pauvres êtres. Partir, partir à tout prix, par n'importe quel moyen était leur seul désir. Les ballots traînés jusqu'au quai étaient abandonnés. Mais il était trop tard déjà..... avant tous, maintenant, l'armée devait partir.

Passant devant le cercle, nous montâmes tristement revoir encore les vastes salles où tant de fois nous nous étions assis. Là encore on se préparait au départ. On avait emballé les meubles les plus précieux et l'immense glace d'une des salles, dont le

fronton s'ornait si fièrement de l'aigle bicéphale avait été descendue.

Tristesse, partout n'était que tristesse ! Voyant qu'ils ne pouvaient plus partir, les vieux, les femmes et les enfants se massaient par centaines dans les églises trop étroites, cherchant aussi l'abri sous cette Croix à laquelle ils étaient demeurés fidèles malgré un esclavage de tant de siècles auquel n'avaient suivi que quelques années de liberté !...

Dans les ruelles étroites, on rencontrait encore, parfois, un chariot que traînait de son pas lourd quelque bœuf fatigué. Le pauvre fermier qui tirait en avant la bête, ployé en deux sur son bâton y avait entassé quelques paquets de linge, quelques instruments de cuisine, quelques volatiles

encore, de quoi recommencer, bien loin de sa maison, un autre foyer...

Et tout cela vous fendait le cœur et vous étreignait plus profondément à mesure que l'heure passait.

---

### L'HOPITAL : On emballe

---

Je résolu de ne plus quitter l'hôpital, tant j'étais émue du spectacle de la ville. Là, au moins, dans ce lieu qui devait être sacré aux mains du pire ennemi, je me sentais plus calme, plus au repos. Si mon visage ne trahissait rien de l'émotion intime

qui me bouleversait il n'en est pas moins vrai que je commençais à me demander ce que nous pourrions faire si nous étions faits prisonniers. J'avoue que ma seule confiance reposait alors sur ma nationalité et sur mon drapeau.

A l'hôpital, des ordres étaient venus précis. Peut-être partirions-nous le lendemain. Déjà les hôpitaux n<sup>o</sup> 1 et 2 étaient évacués. Alors, au milieu des cris des infirmiers, on commença à emballer le linge, la pharmacie, les instruments et, dois-je l'avouer? Maintenant, au point où l'on était venu, on n'avait plus, chefs et soldats qu'une hâte : partir au plus vite, fuir le Turc, ne pas demeurer entre ses mains prisonniers. Les blessés vous interrogeaient d'un long regard significatif.

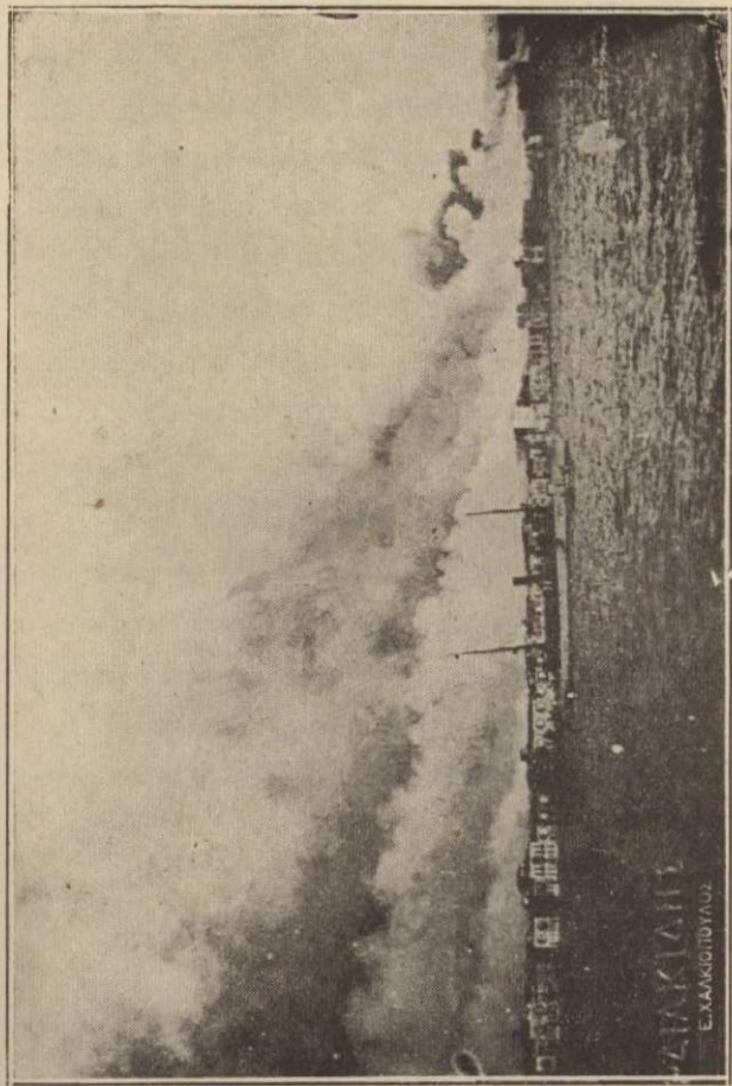
Ce soir-là, on ne dîna point. On fit une

distribution de pain et de fromage que, sans gémir, chacun accepta. On savait qu'à cette heure rien ne pouvait se faire de mieux..

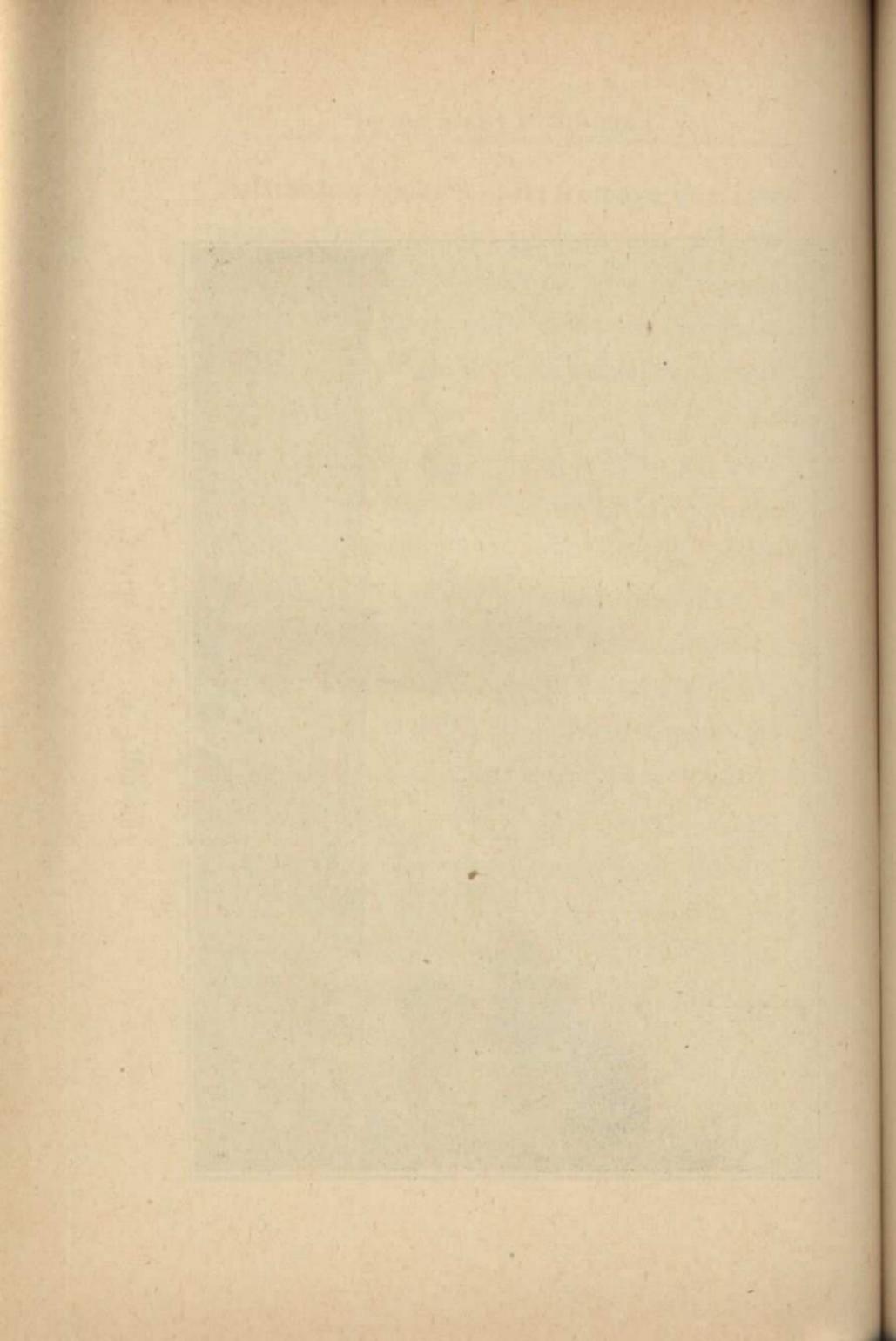
Le directeur que nous interrogeions nous répondait qu'il ne savait rien encore avec son regard mouillé.

A notre tour, ces heures d'incertitude et d'attente parurent une éternité! La nuit, ce fut un véritable branle-bas. Tous les lits démontés étaient jetés par les fenêtres et retombaient sur les pavés de la cour avec un bruit de ferraille tel, qu'on en était assourdi. Puis ce furent les tables et puis les matelas. Les plus atteints seuls gardaient le leur.

Et chacun en silence se prépara au départ. Les malades firent une révision de leurs musettes, se débarrassèrent de tout ce qui pourrait les alourdir. Costa, l'ordon-



Incendie de Smyrne



nance, un enfant de dix-neuf ans, petit et maigre, qui d'émotion ne mangeait pas depuis huit jours, commençait à ne se sentir bien que dans notre chambre. La présence d'une femme le rassurait et il était si troublé qu'on le prenait en pitié.

«Sto khorio mas» (à notre village) disait-il toujours et ses yeux s'illuminaient d'une indicible joie dès que nous lui donnions l'espérance qu'il allait revoir Zante, sa patrie

Tout un long jour encore passa. Les blessés légers étaient descendus à la cour et chacun s'était installé sur le foin qu'on avait tiré des matelas. On leur distribua le matin du pain pour deux jours, ils comprirent que l'heure du départ approchait, mais déjà certains d'entre eux courbaient la tête. Car ils avaient compris... Ils avai-

ent compris qu'en résistant un peu encore on pouvait au moins retarder l'ennemi et permettre à tant d'êtres réfugiés à Smyrne maintenant, de se sauver.

« Je crois que nous partirons cette nuit, nous avait dit Phanos. Dès que viendra l'ordre, je vous préviendrai »

Une dernière fois, accoudés à la fenêtre, nous regardions la nuit s'étendre sur Smyrne... une nuit d'une douceur exquise, un ciel parsemé d'étoiles qui scintillaient, une nuit bien belle mais indifférente à la tragédie qui se passait au-dessous d'elle.

Et ce contraste mettait à nos âmes une mélancolie profonde..Ainsi continueraient puis les nuits, puis les jours. Ainsi les étoiles étincelleraient dans le firmament et le soleil reparaitrait au jour dans toute sa beauté. Smyrne seule devait disparaître et

avec elle tant d'âmes! La voix des cloches se tairait à jamais et celle de chrétiens s'évanouirait pour toujours sur ce sol redevenu terre d'Islam, empire de Mahomet....

Les soldats de nouveau s'étaient endormis dans la douceur du soir. Étendus sur le foin, brisés par une fatigue extrême, ils n'avaient pu résister à l'emprise de ce sommeil lourd dans lequel l'être s'oublie. Au loin, d'instant en instant, le train d'Aïdin qui ramenait à Smyrne civils et soldats, lançait dans la nuit son sifflement aigu qui paraissait sinistre.

## LE DÉPART

---

Valises bouclées, nous attendions l'ordre du départ. Dès l'aube, il sonna. Les infirmiers parcoururent les salles, éveillant tout le monde, apportant leur aide à ceux qui ne pouvaient se lever seuls. Alors, ces pauvres inconscients qu'étaient devenus les soldats, dominés par l'idée de revoir la Grèce, leurs familles depuis si longtemps quittées, ne continrent plus leur joie et entonnèrent dans l'air matinal, un de ces chants que beaucoup connaissaient et clopin-clopat

ceux des étages descendirent dans la cour pour se ranger près de la porte.

L'ordonnance ne nous quittait plus. Il était assis entre les deux valises et ne descendit même pas écouter les instructions qui se donnaient au personnel.

Peu à peu, tous les valides avaient quitté les salles. Dans celle du rez-de-chaussé on avait mis les grands blessés sur des brancards. Il restait encore dans les couloirs quelques soldats dont l'immobilité me paraissait suspecte.

«Q'est-ce donc que celui-là, dis-je, en montrant un petit soldat couché sur les plaques, en face de notre porte, le képi ramené sur les yeux.

— «Il dort sans doute. On le descendra tout à l'heure»

Plusieurs fois je revins et je finis par

comprendre ce qu'on évitait de me dire...

Les autos arrivèrent pour prendre les blessés graves qu'on devait transporter au bateau-hopital Amphitrite. Ceux qui pouvaient marcher devaient se rendre à la Pounta où s'embarquait l'armée.

Sur les six heures entra dans la cour Monsieur K..., chef du service sanitaire de l'armée d'Asie Mineure et quittant alors la chambre, nous descendîmes. Voyant une femme au milieu de tous ces soldats, Mr K. s'informa près du Directeur et nous dit :

« Le temps presse. Vite allez prendre l'Amphitrite qui partira sur les huit heures ».

Le quai était tout proche, il nous restait quelques instants.

C'était la débandade : les valides étaient partis. Il restait, étendus ici, là, partout, ceux qui bougeaient à peine, ceux qui at-

tendaient les autos. L'un qu'on essaya de faire marcher s'évanouit au milieu de la cour. On courut lui verser quelques gouttes de rhum qui le ranimèrent et on le porta aux voitures. Puis ce fut un défilé de brancards où les malades, indifférents à tout, se laissaient transporter dans la rue.

«Vite, vite», criait le Directeur.

Alors, pêle-mêle, on sortit sur le chemin tous ces pauvres êtres; les trottoirs en étaient encombrés et au fur et à mesure que les autos arrivaient, on les enlevait au milieu de cris et de gémissements. Quand ils furent tous là, le Directeur s'approchant nous dit :

«Puisque vous prenez l'Amphitrite, veillez un peu à ce qu'il se passe. Moi, je pars avec le personnel parce que la Pounta est loin et que notre bateau quittera vite».

Nous voilà sur le trottoir, assistant à ce triste défilé. Des femmes s'étaient rassemblées et pleuraient devant le spectacle. C'était poignant...

Quand les malades furent à peu près tous partis : « Il faut nous presser », dis-je. Un voiturier juste passait qui refusa de nous prendre parce qu'il était retenu. « Partons à pied », dis-je encore. Mais je sentais mes jambes plier moi. Un camion arriva. Nous nous y entassâmes comme nous le pûmes, tous pâles, saisis d'une émotion intense.

Enfin, nous partions ! Mais quel voyage de l'hôpital au quai ! Il eût fallu, pour comprendre, voir ces rues où errait une foule égarée. A chaque instant on s'arrêtait, on ne pouvait avancer sans risques. Ce voyage nous parut durer un siècle.

## LE QUAI

---

Enfin, le quai!... le quai, vision d'épouvante et d'horreur! Le quai, la foule, les larmes, les cris, les plaintes, le gémissment des moribonds, la mort!... Lugubre spectacle!

Vivrais-je mille ans, que je reverrai ces masses qui se pressaient; des civils s'arrachaient les cheveux de ne pouvoir partir, des femmes serraient contre elles leurs petits en hurlant de désespoir. Et des colis, et des ballots, tout cela pêle-mêle, un chaos!...

Et les blessés déposés là, au milieu de la rue, sur des brancards, les uns hurlant de douleur, les autres agonisants, les autres morts !... Horrifiante vision... Qui pourrait la dépeindre ?

L'Amphitrite était là, à quelques mètres du quai. On montait les blessés sur un radeau qui les conduisait à l'escalier du navire. Nous vîmes ce radeau revenir avec trois soldats couchés, inertes, morts... morts au milieu de tout ce remuement, de tout ce bruit !...

Tout à coup, le capitaine fit tirer le câble qui retenait le bateau au quai et l'Amphitrite sous vapeur commença de s'ébranler...

— «Aucune place, nous criait-il.

Nous sommes neuf cents à bord, et nous n'avons de place que pour deux cents.»

Un blessé assis par terre, criait :

— Monsieur le docteur, voyez ma jambe cassée. Emmenez-moi avec vous.

— Oui, mon enfant, et toi, et tous vous partirez, patience !

Je fis signe à une barque proche de venir.

Le bûtelier, un vieux loup qui voulait attraper quelques billets encore, cria :

— Il y a une porte là, de ce côté, voyez. Venez vite !»

Je m'apprêtais à sauter. A tout prix je voulais fuir, ne pas demeurer une seconde de plus dans cet enfer de Dante. Une femme s'accrocha à ma jupe et me montrant de l'autre main son enfant tout petit : «To

paidi mou! To paidi mou!» (mon enfant!  
mon enfant!)

Que lui dire? C'était un sauve-qui-peut  
général.

Nous sautâmes dans la barque et à toutes rames, dans cette coque de noix, nous courûmes après ce monstre d'Amphitrite. Et nous arrivâmes devant la porte qui devait être notre salut, mais à deux mètres au dessus de nous, cette porte, et qu'il fallait franchir, coûte que coûte!

Le compagnon du batelier s'accrocha à une ferrure et fixa ainsi la barque tout près du bateau qui nous entraînait en même temps que lui. Une autre ferrure à peu près à mi-distance de la porte devait nous aider. Les hommes montèrent les premiers, comme ils purent, pour me tirer ensuite. Un lépi tomba à la mer. Un pantalon se

déchira aux genoux, une manche demeura accrochée... Enfin mon tour et pas le plus facile.

«Ela dho, cori mou» (viens ici, ma fille) dit le vieux batelier. Il m'éleva dans ses robustes bras. Je mis un pied sur la ferrure, je saisis les deux mains qui se tenaient d'en haut vers moi, et d'un autre bond je me trouvai sauvée, entière sur l'Amphitrite.

## LE PONT

---

Une odyssée nouvelle : il fallut, pas à pas, franchir toutes les jambes, tous les corps des blessés qui s'étaient empilés là, serrés les uns contre les autres au point de ne pouvoir remuer. Nous arrivâmes enfin à la poupe et un officier du bord nous ayant fait apporter des pliants, nous pûmes nous asseoir au milieu de tous ces soldats rassemblés.

Doucement l'Amphitrite nous emportait... Mais les rumeurs du quai nous parvinrent longtemps encore. Nous ne distin-

guâmes plus bientôt rien qu'une masse noire, qui oscillait de ci, de là, comme ces épis que le vent de Juillet lentement incline et nous percevions encore la douloureuse plainte qui nous perçait le cœur. Quelle tragédie vivante se déroulait sous nos yeux !...

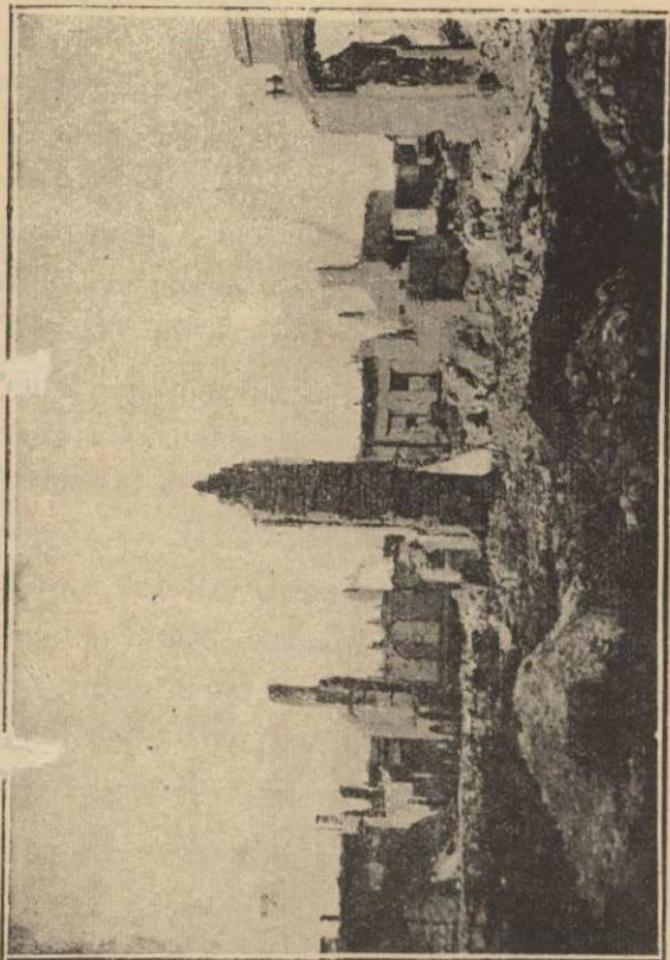
Car le danger était tout proche à présent. Les Tsètes, ces cavaliers avant-coureurs de l'armée turque, étaient là tout près, derrière Cordelio, la ville d'été de Smyrne, superbe avec ses palais modernes, Cordelio, dont le nom rappelle à ceux qui l'ont connue, la ville magnifique baignée par les eaux bleues, qui élevait dans l'air ensoleillé la cime vivace de ses verts palmiers. Cordelio qui eut la première à souffrir et qui fut témoin des premiers outrages !...

Quelques heures encore et les Turcs ar-

riveraient sur le quai, piétinant, massacrant à leur aise, se baignant dans le sang de ces chrétiens maudits, continuant l'œuvre exterminatrice commencée depuis tant des siècles et qui souleva déjà, ja lis, l'horreur et le mépris des croisés chevaliers qui abandonnèrent la France, leur patrie, pour venir lutter contre eux.

La mer était douce et belle. A peine une brise légère rafraîchissait les fronts. Au fond, dans le soleil de Septembre s'estompait Smyrne la jolie, Smyrne si poétique et si belle... Elle dressait encore fière et libre, les clochers de ses églises chrétiennes... Elle respirait pour la dernière fois dans l'air pur de ce doux matin... Sur ses bords, seulement, près de la mer, avait commencé l'agonie.

. . . . .



Smyrne actuelle

S  
plus  
men  
assu  
tête  
ame  
défa  
lâch  
cab  
diri  
sou

dar  
sin  
far

ch  
de  
ai  
m

Sur le pont, autour de nous, régnait le plus parfait silence. Un silence de recueillement peut-être... un silence de honte plus assurément... Tous les soldats courbaient la tête. N'est-ce pas leur inconséquence qui avait amené le désastre ? Car ce n'est pas une défaite qu'ils avaient voulue, conduits à ce lâche dessein par l'enchevêtrement inextricable des pensées criminelles de ceux qui, dirigeant leur Patrie ont expié leurs crimes sous les fusils qui les ont abattus...

Peu à peu, une voix rompit le silence et dans un français élégant et pur, mon voisin, le capitaine d'artillerie M... d'une des familles les plus anciennes, s'exprima ainsi :

« Quitter ces lieux, fuir comme des lâches de ce pays où nous sommes entrés pleins de gloire ! A la tête de mon escadron j'y ai pénétré moi-même fier comme un roi, marchant sur les fleurs que les habitants de

Dorylée avaient semé sous nos pas. Ils nous accueillait dans un délire qui était de l'ivresse, nous, les libérateurs, nous qui fuyons maintenant, courbant la tête sous la honte de ces huit derniers jours... et il pleurait. — «J'ai cherché cent fois la mort depuis une semaine, ajoutait-il. La mort ne m'a pas voulu. Il faut rentrer à la Patrie comme des lâches qui ont abandonné leur poste... Il faut garder encore sur soi cet uniforme couvert de honte... Et que dire à ceux que nous allons revoir ?

Un autre, un tout jeune capitaine d'artillerie, Monsieur A... d'une voix sombre murmura :

«Waterloo, Waterloo, sombre plaine»... Et le commandant P..., leur compagnon, répéta aussi : Waterloo, sombre plaine !...»

Alors, on commença à s'exprimer librement en français car ces messieurs, tous a-

vaient fait leurs études en France et gardaient de Paris le plus vif souvenir.

Le second petit capitaine, tirant de sa poche intérieure deux livres aux feuillets souvent relus, me dit : « Voilà, Madame, avec quoi je passais mes heures au campement, sur les montagnes d'Asie. » Et je lus : Pages choisies de Lamartine. Pages choisies de Victor Hugo.

« J'avais aussi dans ma cantine de ces livres là que je lisais et relisais sans cesse, dit Mr M... Mais Perdue tous mes souvenirs, que j'avais pu ramasser et perdu notre honneur ! » Il retombait dans la tristesse. Parfois il disait à voix basse :

« Mon frère, qu'a pu devenir mon frère ?  
Que dirai-je à ma mère ? »

— Or, je viens d'apprendre, il y a deux jours ce qu'il était devenu, son en frère, le commandant de cavalerie M.. Fait prison-

nier avec une centaine d'autres officiers, les turcs le ramenèrent à Kir-Sehir où les habitants l'accueillirent avec sa triste caravane; à coups de pierres qui blessèrent la plupart d'entre eux, brisant des mâchoires, frappant n'importe où.

Alors, le commandant M... s'adressant à l'officier turc qui les conduisait, se redressant de toute sa fierté et de tout son courage de chef lui dit en français :

« Nous n'avons pas peur de mourir, la Mort est notre devoir. Mais que nous soyons ainsi traités est indigne d'une nation, quelle qu'elle soit. Et l'officier turc fit immédiatement cesser ce jeu criminel de ses compatriotes.

« Oh ! Paris ! le quartier latin, le boulevard Saint Michel, reprit le commandant P..., un grand jeune homme d'environ trente cinq ans, d'une maigreur épouvan-

table et dont le visage portait les marques de la vie pénible qu'ils avaient sur les montagnes, n'ayant à se nourrir, durant des mois entiers que de macaroni assaisonné d'une huile impure.

«Paris!» Et il se prit à sourire au souvenir de ce pays qui lui rappelait de douces heures où l'amour avait versé son charme sans doute.

«Paris, c'est là que j'irai dès que ma santé sera rétablie pour vivre dans la paix, la joie, l'oubli!»... Le ton avec lequel il prononçait ces mots laissait deviner l'aridité des heures vécues sur les plateaux d'Asie, loin de la vie civilisée, du confort, de tout ce pour quoi il avait dû naître avec sa longue et mince silhouette, son visage délicat, ses mains fines ..

La conversation ainsi divergea. «Je rentre après six années d'absence, reprit le

petit Capitaine N., et quelle maison je vais revoir ! Ma mère est morte l'an passé. Je vais retrouver mon père seul... Ses yeux étaient tristes. On sentait l'appréhension qu'il avait de rentrer ainsi sous ce toit paternel d'où la fée avait disparu ! Pourtant, il eût eu besoin qu'une mère fût là, pour le soigner, car il toussait très fort et se sentait la fièvre quelquefois.

«Andromaque, le nom de ma mère» dit le Capitaine M. en lisait ce nom sur un cargo qui passait. Ainsi plusieurs heures passèrent et une faim horrible nous tenailla. Eux, comme nous, avaient passé ces derniers jours sans, savoir ce qu'était un repas. Un camarade apporta bientôt à chacun de nous une assiette de pâtes, un morceau de fromage et de pain. De quel appétit nous mangions sur ce coin de bateau tous les cinq ! Jamais peut-être aucun de nous ne se mit avec au

tant d'entrain à la table la plus fleurie !.

Les heures de cette apres-midi de septembre commencèrent à peser lourdement sur nous. Le soleil laissait tomber ses chauds rayons sur nos têtes. La fatigue des nuits sans sommeil nous envahissait peu à peu. Et pas moyen de se remuer. Des soldats ici, là, partout, tassés comme nous. Les uns qui étaient affalés et qui dormaient, épuisés de fatigue !...

Le Docteur du bateau vint alors nous faire prendre pour monter sur le petit pont supérieur réservé aux officiers du bord.

Ici, dans cet espace étroit, des bancs, des pliants, et malgré les ardeurs du soleil, une douce fraîcheur. On se sentait mieux, c'était plus familier, plus tranquille.

Nous connûmes Monsieur C... chirurgien distingué d'Athènes qui, ayant passé treize années en France, garde pour cette

seconde patrie une admiration fervente et qui, me parlant d'elle employait cette expression : « Dans votre beau pays...

Et je revoyais tout à coup la France, la France si belle où fleurissent en liberté, la vie, le travail, la pensée, la science, la France qu'il connaissait aussi, lui, et qu'il révèrait dans le moindre de ses mots, reconnaissant de la science qu'Elle lui avait apprise et par laquelle il s'était fait un nom... La France, la France toujours... à Athènes, à Smyrne et sur ce bateau encore, le meilleur d'Elle et de ses pensées, la quintessence de son esprit qui avait pénétré jusque là.

Tout à coup, le bateau tourna sur lui-même.

— « Où allons-nous ? dis-je au capitaine.

— « Nous revenons à Smyrne. On nous télégraphie un ordre de venir prendre des blessés et nous n'avons pas une place libre ».

Nous revenons à Smyrne ? Puis-je écrire ce que cela signifiait pour nous ? Revenir dans cet enfer, revoir l'horrible spectacle que nous avons à cet iustant quelque peu oublié ?

— « Mais pourquoi revenir, quand nous ne pouvons plus prendre un seul de ces malheureux !

— « J'ai répondu dans ce sens, ajouta le capitaine, mais en attendant la réponse il me faut exécuter l'ordre. »

Et nous voilà revenant à Smyrne et cela nous troubla quelque peu. On commença à discuter les responsabilités de cette déroute. Les uns accusèrent le généralissime qui ne devait pas manier de cette main de fer des soldats fatigués par tant d'années de guerre. Un soldat à la prussienne, ce Hatzianesti, qui exigeait presque qu'on marche au pas de l'oie sous les balles ennemies...

### La fin d'une Civilisation

---

Et puis on parla de Sterghiadès. On lui reprocha son amabilité avec les Turcs. On rappela qu'il faisait attendre, dans sous antichambre, les grecs qui lui demandaient audience et qu'il recevait sur le champ les dames turques venues pour le solliciter.

L'heure, enfin, passa et le capitaine ayant reçu réponse à son message, le bateau fit de nouveau demi-tour et nous reprimes avec joie le chemin de la patrie.

## LE SOLDAT INCONNU

---

Six heures du soir. Le soleil qui répandait une lumière rougeâtre s'inclinait lentement du côté du couchant. Un air pur et serein. Une mer d'huile sur laquelle on glissait. La presque île de l'Erythrée d'un côté de nous. Et sur la baie aux eaux tranquilles, un village qui se baignait, Nous distinguons chacune des maisons, au bord, et quelques points noirs qui circulaient par instants nous indiquaient seuls qu'il y avait la vie... Un calme, un silence ineffable...

Un coin fait pour le repos. Derrière s'étagaient de vertes et riantes collines et sur leurs sommets des moulins tournaient lentement dans l'air presque immobile, leurs longs bras de géants. Pour sa sérénité, pour sa paix, ce coin eût inspiré un peintre. Mes regards étaient charmés et je suivis longtemps le mouvement uniforme et régulier des moulins.

Tout à coup le bateau stoppa. Quoi encore ? On était si troublé qu'on se méfiait de tout...

«Un mort on va descendre un mort, et comme nous sommes près de la côte, on va le porter à terre pour qu'il soit enseveli.»

Emue, je me penche pour mieux voir. On descend un canot. Avec précautions, on y place le brancard sur lequel reposait le soldat, recouvert tout entier du drapeau bleu et blanc qui lui faisait un suaire. Près

de lui monte le prêtre, debout, tenant entre ses doigts une croix de bois noir, image de Dieu présent à ce lugubre et ultime voyage... D'un vigoureux coup de rames le marin enlève la barque et doucement file sur l'eau bleue cet improvisé « char » fumèbre que nous suivions du regard tous, avec silence et recueillement.

Je revois encore le village et ses riants côteaux, la barque qui s'éloignait, portant avec respect la dépouille mortelle, et le prêtre debout, fantôme long et noir, presque une ombre ce prêtre-soldat qui depuis tant d'années accompagnait à leur dernier repos ceux que la mort avait frappés !

Bientôt, de tous les coins du village sortirent des points noirs qui couraient au rivage. Des hommes, des femmes qui se précipitaient car, sans doute, ils avaient compris, et venaient accueillir le mort pour

le conduire dormir de son dernier sommeil à l'ombre des cyprès de leur cimetière. Alors, au bateau, on mit en berne les couleurs de la Patrie et puis la barque revint et l'Amphitrite reprit sa route.

«On ne sait même pas son nom, dit le capitaine. Il n'avait aucun papier sur lui».

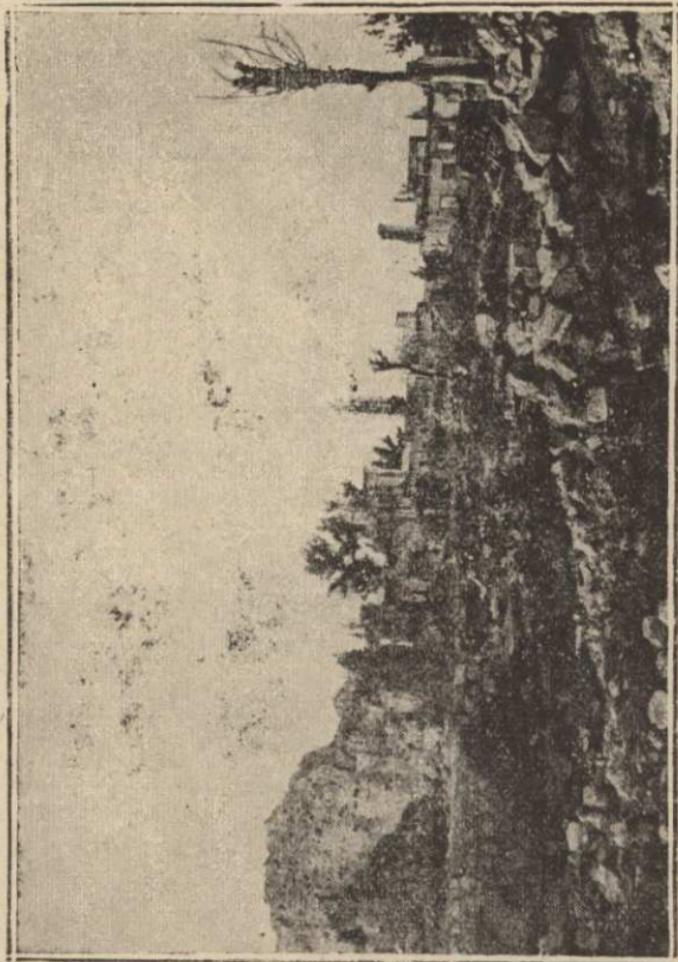
Je regardai lontemps ce coin de l'Erythrée, ce paysage charmant qui devait bercer le repos de ton fils et je pensai à toi, pauvre mère qui, sans doute encore, l'attends, cet enfant qui n'est plus. Je pensai à ton angoisse cruelle, à ton anxieuse attente, à tes nuits d'insomnie, et, à cette heure encore, où ses compagnons d'armes rentrent de Tur quie transformés en squelettes vivants par la captivité, à cette heure encore, tu espères peut être qu' il te reviendra et nul ne peut te dire parce que nul ne te connaît.

Qui que tu sois, Mère, où que tu sois, une femme s'associe à ta peine et de même qu'elle a pleuré en voyant ton fils mort, recouvert du drapeau, qu'on emportait bien loin là-bas, dans ce coin si tranquille où les moulins à vent tournaient au sommet des collines, de même cette femme pleure encore, et sur toi, cette fois, mesurant ton agonie dans cette attente vaine qui ne finira pas.

.....  
Un peu plus tard encore, à l'heure du crépuscule, le bateau de nouveau stoppa. On descendit un Turc, cette fois, et deux marins lui creusèrent une sépulture dans un recoin de terre proche. Le prêtre, monté près de nous, suivit du regard cet autre mort qu'Allah lui interdisait d'accompagner et le jour lentement s'éteignit.

**REFUGIÉS.**

A notre droite, sur l'île de Psara, un lueur vive attira notre attention. A sa clarté, dans le jour finissant, nous pûmes voir tout un groupe assis en rond et qui, sans doute, préparait le repas du soir. Prés d'eux était amarée une barque de pêche avec laquelle ils avaient fui. Des réfugiés ! Un petit nombre de ces centaines de milliers d'êtres qui, persécutés par la crainte du Turc, préféraient tout, même la mort plutôt que de demeurer entre ses mains. Ils savaient ce qu'il y avait de haine amassée, dans l'âme



Smyrne actuelle

de  
sav  
née  
l'es  
ent  
re  
H  
co  
to  
r

de ces barbares aux façons de brutes, ils savaient, le jour où la bête serait dechainée, ce que pourrait endurer le «giaour», l'esclave grec ! Heureux, ceux qui campaient là, ce soir, avec quelques ballots et qui reprendraient le chemin de la terre libre ! Heureux, de n'avoir pas souffert par le couteau barbare, d'avoir évité les heures torturantes de l'attente sur le quai de Smyrne et l'agonie que tant d'autres ont connue !

Depuis, par milliers, je les ai retrouvés dans Athènes, ces réfugiés qui traînaient par les rues leur détresse, venus de partout, du fond de l'Anatolie et de Constantinople encore. «Mais pourquoi donc avez-vous quitté ainsi vos maisons, dis-je un jour à Maria, ma dévouée servante, dont la langue familière est le turc. — «Madame, dit-elle en son mauvais grec, les turcs sont méchants Il y a quatre ans, ils ont massacré ma mère. Ils les a-

vaient attachés toute une file au bord de la mer et ils faisaient couler le sang qui roua gissait l'eau. Au village où j'habitais alors, pas un chat n'est resté. Ah, Tourcous! Tourcous!

Voilà pourquoi ils ont fui. Voilà pourquoi ils ont abandonné villages, maisons, richesses. Les événements leur ont donné raison. Le Turc, c'est la horde pillarde qui a quitté la terre d'Asie pour venir porter le massacre jusqu'aux bords de l'Europe!... c'est la masse sauvage que les chefs, si instruits qu'ils soient, ne peuvent contenir, c'est la bête avide de sang aux mœurs impures, qui ne respecte rien.

## LA NUIT

---

Après un maigre dîner, nous nous préparâmes pour la nuit. Il avait été décidé que, le bateau n'ayant nulle autre place, nous la passerions ici, sur ce même pont, sur une chaise longue. Le capitaine M. s'installa sur le banc c'était une de ces nuits magiques, éclairée par la lune qui traçait dans la mer son sillon argenté. Nul autre bruit que celui du navire fendant les ondes.

Nous nous endormîmes dans la tiédeur de cette nuit, bercés par le clapotement

de l'eau contre les parois de notre lit mouvant, et par le ronflement des machines. Quelques heures passèrent et puis, tout à coup, je m'éveille en sursaut : des cris tout près et là, devant moi, le C<sup>ne</sup> M. qui vociférait, qui hurlait, debout, menaçant, et qui montrait du poing l'ombre des montagnes de Chio près desquelles nous passions. L'officier de quart s'approcha pour nous rassurer : « Il rêve, nous dit-il. Pris par un cauchemar, il croit voir des Turcs, là, sur les montagnes, il demande son revolver et commande à des hommes imaginaires ».

Enfin, le bruit de nos voix l'éveilla et s'excusant :

« J'ai dû faire un bruit, je vous demande pardon, Madame. J'avais un cauchemar terrible. Je pensais que les Turcs me faisaient prisonnier ».

Bientôt, de tous les coins du pont, s'élevèrent dans la nuit de ces cris, de ces bruits de voix, de ces gémissements que l'obscurité rendait plus tristes.

Enfin, l'aube lança ses rayons blanchissant et je perdis mon regard dans le mouvement onduleux de la mer, le front lourd de pensées.. Puis l'aurore se nuança d'une teinte oragée et la vie reprit à bord.

## L'ARMÉE DE PLASTIRAS

---

«Où allons-nous ? demandai-je au capitaine le matin.

— «Je l'ignore, Madame. Des ordres me seront transmis. Ce que je puis vous dire, c'est qu'avant la nuit nous arriverons.

— «Savez-vous quelques nouvelles d'Athènes ? continuai-je encore. On dit tant de chosses ! Que la révolution y a éclaté que les soldats débarqués ont marché sur le palais du roi et l'ont incendié».

Il ne savait rien ou du moins il ne vou-

lait rien dire. On disait tant de choses, sur ce pont, prises on ne savait où. Ce qui était sûr, c'est que le gouvernement prenait des mesures pour éparpiller un peu, dans tous les ports d'Attique, l'armée qui revenait. C'est ainsi que sur un des bateaux que nous avions croisés depuis notre départ, les soldats voyant qu'on ne les amenait pas à Athènes se mutinèrent criant qu'ils voulaient venir pour se venger eux-mêmes et tuer Constantin.

Nous avons dépassé Mitylène et Chio, nous ne nous y arrêterions donc pas. Qu'importait d'ailleurs ? Nous n'avions plus de crainte. Et puis nous n'étions pas mal à bord ! On se connaissait à peu près tous sur ce pont, là, tout en haut. La plupart des officiers étaient des docteurs. Celui-là revenait après quatre années près de sa fiancée, cet autre à l'air tourmenté, avait

laissé à Smyrne sa femme atteinte de fièvre puerpérale. «Celui-ci accusait hautement le roi et ses ministres de trahison et l'on rapportait quelques propos d'officiers qui, les premiers, avaient abandonné leur poste, donnant ainsi l'exemple aux soldats.

Les hommes de Plastiras, seuls, tenaient encore et luttant toujours, protégeaient l'armée qui battait en retraite du côté de cette presqu'île de l'Erythrée et hier, nous avons vu s'élever dans le ciel l'épaisse colonne de poussière qu'elle soulevait.

Ils étaient déjà légendaires les Eyzones de Plastiras et dans la retraite même ils devaient jusqu'au bout conserver leur gloire et leur chef entre tous. Kémal n'avait-il pas promis vingt mille livres d'or à qui lui rapporterait la tête du «Cavalier noir» ?

## CHALCIS

---

Vers le soir, comme il faisait encore grand jour, le bateau nous débarqua à Chalcis. Sur le quai, les autorités, les officiers de la ville s'étaient massés pour nous attendre et formaient une haie au milieu de laquelle nous devions passer pour arriver à l'hôpital. Un peu plus loin, des gendarmes retenaient à grand peine la foule qui s'était rassemblée et qui voulait avancer pour apprendre, pour voir...

A mesure que passaient les blessés, les

fronts se rembrunirent de ceux qui étaient-là et des larmes coulaient sous leurs paupières. Voilà comme revenait l'armée !... Voilà comme ils rentraient au port, ces glorieux de dix ans !... L'hôpital n'allait pouvoir les contenir tous mais pour ce soir on s'arrangerait...

Un ordre de démobilisation, étant arrivé à l'hôpital, nous espérions, dans un délai très bref regagner Athènes.

Nous vécûmes encore deux jours à Chalcis, flânant au bord de la mer où l'Amphitrite était demeurée car Smyrne à présent était devenue Turque. Nous voulions, avant de rentrer à la Capitale, nous remettre un peu des émotions reçues et Chalcis si calme, si reposante dans son aspect, nous retint.

À six heures, du matin, au milieu d'une foule de soldats et de blessés qui revenaient chez eux, nous prîmes le train pour la der-

nière étape de ce voyage fécond en événements tout à fait imprévus.

Nous étions serrés dans un compartiment de première classe avec des officiers et dans le coin du wagon un civil qui, dernièrement démobilisé, cherchait à se renseigner sur les détails de la catastrophe. Et comme le bruit des premiers massacres turcs nous était parvenu, s'adressant à moi, dans le meilleur français :

«C'est le résultat de la politique de Franklin Bouillon. Voilà comme ils sont, les amis de Farrère et de Loti !».

Je fus blessée de cette atteinte directe. En vain j'essayai de dire que Farrère et Loti avaient connu un autre monde que celui qui massacrait là et que leur imagination, avide de curiosité, et de mystère, avait trouvé dans ce pays étrange, entière satisfaction. En vain j'essayai de dire que

Franklin Bouillon n'était pas toute la France et qu'on ne pouvait d'après lui juger les Français...

En vain je me débattis lorsqu'il me lança : « Mais ce sont les Français qui ont vêtu et armé ces barbares et c'est avec les armes de la France qu'ils massacrent les nôtres à présent ! ».

Ma situation était pénible en vérité : la propagande germanophile en Grèce avait fait son œuvre et la clique du roi s'en donnait à cœur joie contre la France.

« Je crois Monsieur, lui dis-je, que ce désastre est plutôt le résultat de la division qui sépare vos compatriotes et qu' une fois encore la Discorde, cette divinité malfaisante, s'est vengée comme elle le fit jadis sur Troie... »

Nous traversions un paysage aride et dur, contournant d'agrestes montagnes couver-

tes de sapins. L'air était embaumé de senteurs de thym. Bientôt nous arrivâmes à une escale. Il y avait là une animation vive. Descendus des villages voisins, des bergers appuyés sur leur long bâton d'olivier recourbé des paysannes vêtues de grossier lainage clair, coiffées du traditionnel mouchoir et tenant à la main la quenouille, attendaient le passage du train. Jusqu'au cœur de leurs villages les nouvelles tristes avaient pénétré et, inquiets du sort de leurs enfants ils étaient venus là, conduits par le secret espoir de les voir arriver ou de rencontrer quelques camarades qui les renseigneraient. Leur visage à tous reflétait une profonde inquiétude. Ils scrutaient jusqu'au fond des wagons pour voir et si quelque connu descendait, ils l'entouraient tous pour apprendre.

Le soldat poudreux et sale baisait avec

un tel respect la main des vieilles femmes qu'il était touchant de constater que malgré la vie rude, ces hommes avaient pu conserver cette marque de vénération à l'égard des vieux.

Et puis, ceux qui n'avaient rien vu et dont le cœur battait d'angoisse, regardaient s'éloigner le train avec des larmes plein les yeux. Tout le long du trajet ce fut le même spectacle et les mêmes visages tristes et anxieux. Peut être était-il à vous, vieille femme qui sanglotiez et essuyiez vos larmes du revers de la main qui tenait la quenouille, ce fils que j'avais vu porter là-bas du côté des collines où tournaient les moulins !...

Deux heures de l'après-midi, Athènes enfin. Athènes avec une apparence de calme malgré la poudre qui l'environnait.

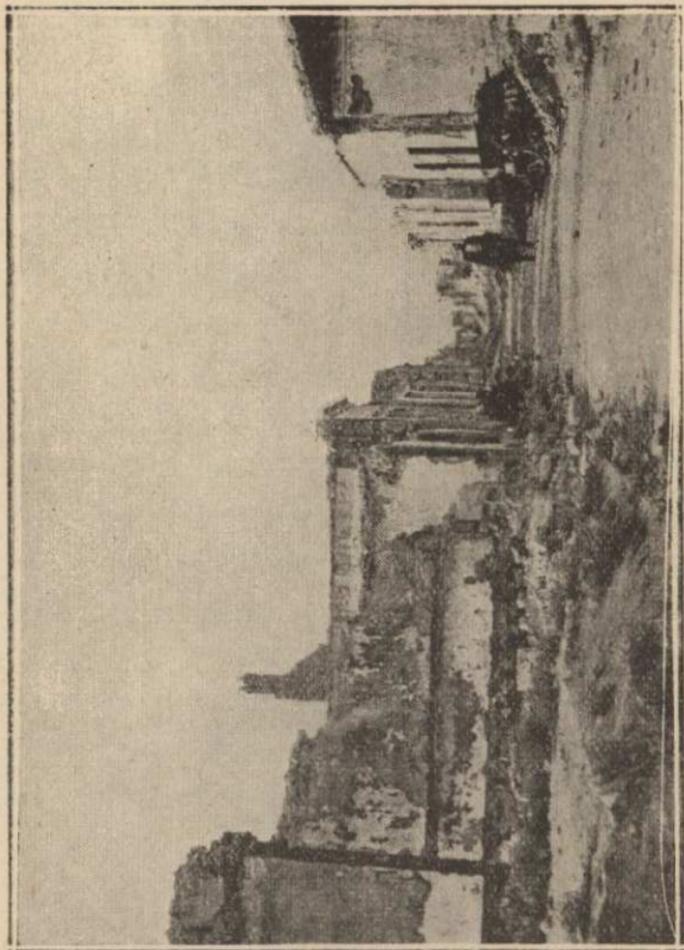
## EPILOGUE

---

Depuis, sept mois ont passé.. Smyrne disparaissant sous le feu des brutes a vu se consacrer l'orgie la plus sanglante et le martyre des chrétiens d'Asie mineure. Berceau de la chrétienté, cette terre est devenue le tombeau des fidèles. Sur ses champs incultes gisent encore les cadavres à demi-rongés des serviteurs de Dieu et l'air est empesté de la putréfaction de leurs corps... Dans un nuage d'épaisse fumée ont disparu tous les clochers que surmontait la Croix...

La mer, celle qui fouettait de ses vagues si bleues le quai où je m'étais si souvent promenée, s'est teintée de sang. Ses flots ont englouti les enfants que les mères lui jetaient pour que leur gorge ne soit pas tranchée par un couteau déjà ensanglanté. La plainte de tous les malheureux qui s'étaient là massés a parcouru le monde et l'écho de cette plainte est venu frapper tous les cœurs. Smyrne si poétique, devenue un enfer de feu et de sang, dresse désormais dans son ciel si serein et si pur, l'ombre de ses ruines...

Sept mois ont passé durant lesquels la Grèce s'est ployée à craquer sous le fardeau des réfugiés qui sont venus lui demander asile. Ses villes, ses villages, ses ports ont vu défiler le triste cortège de tous ces sans toit, de tous ces orphelins de toutes ces misères qu'elle a secourues. Avec eux, des maladies se sont abattues sur son sol. Elle a



Smyrne actuelle



tenu, elle a décuplé ses efforts et sur le front de Thrace, les soldats régénérés, fortifiés, ayant au fond du cœur le sentiment de la vengeance, forment la muraille vivante qui s'opposera demain, s'il le faut, de nouveau en face du turc en lui faisant payer chèrement la victoire qu'il a eue si facile...

Sept mois ont passé... Et pendant que sonnent d'allégresse les cloches annonçant la résurrection du Seigneur, les premiers convois de prisonniers arrivent... bataillon de fantômes, bataillon d'ombres qui s'égrenent au long des rues, l'œil hagard, l'air égaré, la peau tirée, les membres décharnés. Et pourtant ils sont bien ceux-là puisqu'ils marchent...

Tel porte sur sa nuque des excroissances qui se sont formées à force de coups... Tel autre se traîne, épuisé par les mauvais traitements et la faim, tel autre encore fris-

sonne au moindre bruit ne pouvant croire qu'il se trouve sur sa terre, en pleine liberté.

Leurs vêtements, leurs loques faites en toile de sac sont des lambeaux. Ceux-là sont pieds nus, ces autres n'ont rien pour couvrir leurs têtes. Ils marchent ainsi dans la capitale attique. Tous se retournent sur leur passage et beaucoup lèvent un poing furieux et menaçant. Ainsi ils les rendent, ainsi, ils les donnent à la patrie hélène, ayant reçu les leurs gros et gras, bien nourris, bien traités et je l'affirme, en ayant été le témoin !

Leurs récits fendent le cœur. Pour un qui ne se plaint pas, cent autres apportent l'écho des mauvais traitements subis. Celui-ci raconte comme on les conduisait sur les routes d'Anatolie, pieds nus, affamés, flagellés quand ils n'avançaient pas assez vite. Celui-là dit comme ils suppliaient qu'on les tuât

plutôt que de leur enfoncer à chaque instant la pointe du sabre dans le corps. Cet autre parle avec les larmes aux yeux de ses camarades ensevelis vivants dans des puits à sec et livrés ainsi à la plus atroce agonie. Cet autre encore détourne les yeux en parlant de l'outrage subi par de jeunes soldats et cela, un officier l'avoue lui même. Les prêtres arrosés de pétrole étaient brulés vifs. Des jeunes filles mouraient des outrages reçus et les plus vieilles femmes encore n'étaient pas épargnées...

Voilà ce qu'ils racontent, voilà ce que les dire de tous confirment, voilà ce qu'ils ont souffert dans leur captivité. Et Pâques autrefois si joyeuse est triste dans ce pays. Il y a trop de larmes, trop de douleur, trop de deuils, qui se mêlent à l'envolée des cloches.

Septs mois ont passé... A ton tour, France, patrie aimée et trop confiante, tu subis le

choc en retour de la tragédie qui s'est déroulée là. Avec les chrétiens se sont enfuis de ce sol ceux qui gardaient ton flambeau. Bien peu restent encore de ceux qui parlent ta langue, aucun ne reste plus de ceux qui l'enseignaient. Tes écoles ont été brûlées. Smyrne n'est plus le coin où l'on entendait tes louanges, où l'on retrouvait le pur éclat de ta civilisation, où l'on écoulait tes produits... Les Turcs, qui vont par ses rues maintenant, n'auraient que faire de tout ce qui vient de toi. Déjà, dans leurs écoles, ils viennent d'indere dire l'enseignement du français...

Plus encore... tes ennemis d'hier arrivent chaque jour plus nombreux là d'où ton influence les avait banis. Le flot de leurs commerçants et de leurs gouvernantes déferle sur toutes ces villes d'Orient où tu régnaï. Tous leurs efforts tendent à faire

pénétrer leur civilisation si différente de la tienne, là où l'on ne connaissait que toi, toi la grande, la Victorieuse, et dans mon patriotisme touchée, j'ai le désir ardent de voir la Grèce et toi republiques sœurs se tenant par la main, reprendre l'œuvre civilisatrice sur ce continent asiatique, les Grecs seuls pouvant avec honneur tenir ce flambeau que tu cueillis toi même aux mains de leurs anciens.

M. L. ANTONIADÈS

---



## DEUX ANS APRÈS

(LETTRE DE SMYRNE)

Deux ans se sont écoulés depuis le grand drame... Les blessures sont toujours béantes ; les extrémités seules de la ville palpitent encore, tout le centre est mort. Dans le port, quelques rares vapeurs italiens et anglais stationnent à côté des torpilleurs turcs : sur les quais, que parcourent encore, à intervalles irréguliers, les ridicules tramways à chevaux, aujourd'hui pleins de fez et de Kalpak, des piétons silencieux se hâtent de rentrer chez eux après la fermeture de leurs bureaux, et la façades des hôtels et des grandes maisons brûlées

sdresent leurs squelettes calcinés, montrent le ciel à travers l'orbite de leurs fenêtres, laissent pendre leurs poutres tordues comme des bras convulsés par l'agonie.

Telle est l'impression première, qui accable. On va débarquer ; les bateliers asiatiques se ruent ; il va falloir parler la langue des barbares ; on tire alors à grand pein de sa mémoire les rares mots qu'on a eu tant de mal à apprendre, et l'on maudit déjà l'Asie, qui oblige à renoncer aux langues chères ; mais, ironie ! Ces Asiatiques qui me parlent turc... se parlent grec. Ils se moquent ? Non mais ces sont des Juifs sans doute, et la puissance du verbe hellène est telle qu'il survit au peuple qui l'a répandu. Voilà la deuxième impression... qui rassure.

Et cette dualité se prolonge pendant la première heure de ma vie Smyrniote. Le galop de mes deux chevaux m'emporte le

long des quais mornes, si exubérants jadis, si élégants. Les ruines défilent à ma droite. Le S p o r t i n g C l u b, jadis chatoyant de robes claires et égayé de rires insoucians, n'est plus qu'un portique de colonnes noircies; le c o n s u l a t d e F r a n c e dresse encore ses murs épais de château fort et tend vers la mer sa loggia à arcade; mais c'est un fantôme. Le ciel bleu pénètre jusqu'au sous sol; les soupiraux des caves s'éclairaient d'un jour anormal; l'imposant édifice de l'architecte P o n d r é m o l i qui était le symbole de notre force en Orient, n'est plus qu'une carcasse, témoignage de notre imprévoyance, de notre erreur.

Puis, au delà, le long des quais, au tournant de Belle Vue, le feu-s'est arrêté: le vent fit volteface et sauva le reste de la ville Européenne. C'est à ce hasard que je dois de retrouver quelques maisons amies et

hospitaliers. Et là, rien n'a changé : sauf les uniformes des marins ou de poiciers qu'on voit circuler ça et là, qui pourrait faire imaginer, dans ce quartier paisible le drame qui a tué la grande ville ? J'entends même, sur le pas de la porte, quelqu'un m'apostropher d'un joyeux « Kaliméra sas », et, de ma fenêtre, sur la place carrée où s'alignaient jadis les camions de l'intendance grecque, j'entends chanter et crier en Grec de multiples voix enfantines. Y a-t-il donc tant de grecs encore ici ? Non, me dit-on, ce sont des Levantins, d'origines diverses, dont la langue hellénique était devenue la langue maternelle. Ne dirait-en pas comme les arrière-gardes de la grande tribu Ionienne fugitive, qui seraient restés accrochés à ces rives, et qu'on est comme rassuré, rasséré, de trouver fidèles à leur poste ?

Toute la vie occidentale s'est concentrée

dans ce quartier de la Pointe et dans les boulienes de Boudja et de Cordélio. Cependant, même là, il y a quatre mois, dès la tombée de la nuit, on sentait l'envahissement de l'Islam à tous les carrefours retentissaient les tambours monotones du Ramadan. Pour retrouver cet Islam dans sa pureté et dans sa fierté de renouveau, il faut visiter le quartier opposé, celui du Konak et des bazars. Quiconque a connu le Haut Commissariat Hellénique, installé dans le Palais qui borde cette place fleurie et riante, et a vu flotter au milieu des arbres le pavillon à croix bleue, quiconque s'est nourri de mêmes grands espoirs, qui animaient cet édifice d'une telle intensité de vie, ne peut qu'être frappé douloureusement en voyant ce retour du conquérant oriental et son croissant multiplié à toutes les fenêtres. La douceur du petit jardin rend plus

soisissante encore la mélancolie du contraste entre le présent et le passé. Plus fleuri, plus vert que jamais, plein du gazouillis des oiseaux et des jets d'eau, avec son élégante tour polychrome et l'horison de mer bleue qu'il laisse entrevoir, il se soucie peu du changement, il représente la continuité et l'indifférence des âges : pourru qu'on vive, qu'importe le maître de l'heure ?

C'est qu'en effet la vie régné ici ; on ne voit plus un seul chapeau Européen, ou n'entend plus une seule interjection familière, mais les maisons sont debout. les rues aminées ; un flot de gens affairés ou flâneurs y coule sans cesse. Tandis que là-bas, au centre de la ville, c'est fini. Le silence, la solitude. le souvenir, vous étreignent dans leurs griffes. Depuis les quais jusqu'à Basma Khané, tout est consumé. Le large espace déblayé autrefois pour préparer l'a-

venue qui devait réunir la gare à la douane, sépare le quartier turc intact et la ville morte. A droite les maisonnettes s'étagent au milieu de leurs jardins sur les premières pontes du Pagus. A gauche, s'étend tout ce qui fut Grec, Arménien, Chrétien, toute cette Pompée douloureuse dont on a peur d'approcher; ces sentiers pleins d'herbes, au milieu des décombres, au bout desquels on aperçoit les montagnes, c'étaient des rues. Des pans de murs se tressent; des cheminées ont résisté, et font comme des colonnes dans le ciel. Ça et là des vagabonds pillent les décombres comme des corbeaux voraces. Ailleurs, dans un fouillis de ruines, on cherche en vain l'École Evangélique, et sa bibliothèque, et son Musée. Tout a été réduit en poudre. Quelques débris des marbres antiques ont été extraits des déblais, mais cette frivole action ne fait que mieux

comprendre la profonde tristesse de l'irréparable...

Le feu a eu des caprices singuliers; tantôt des maisons sont restées intactes comme des îlots dans le désastre, tantôt il a pénétré comme un coin jusqu'au quai, détruisant une file de maisons, épargnant tout le reste. Puis, la végétation a près possession du sol. Parfois entre des parois chancelantes s'épanouit un acacia ou un orme touffu; les jardins débordent sur les ruines, la Nature impitoyable a commencé sa conquête, et le luiceul vivant s'étend tous les jours davantage. Derrière le consulat, l'Alliance française s'est ainsi voilée la face dans la verdure.

Et voilà la grande pitié ! On ne reconstruira peut-être jamais : qui loger d'abord dans les édifices relevés, puisque la population est partie ? Et où trouvez de l'argent ? Donc tout restera dans cet état. Et

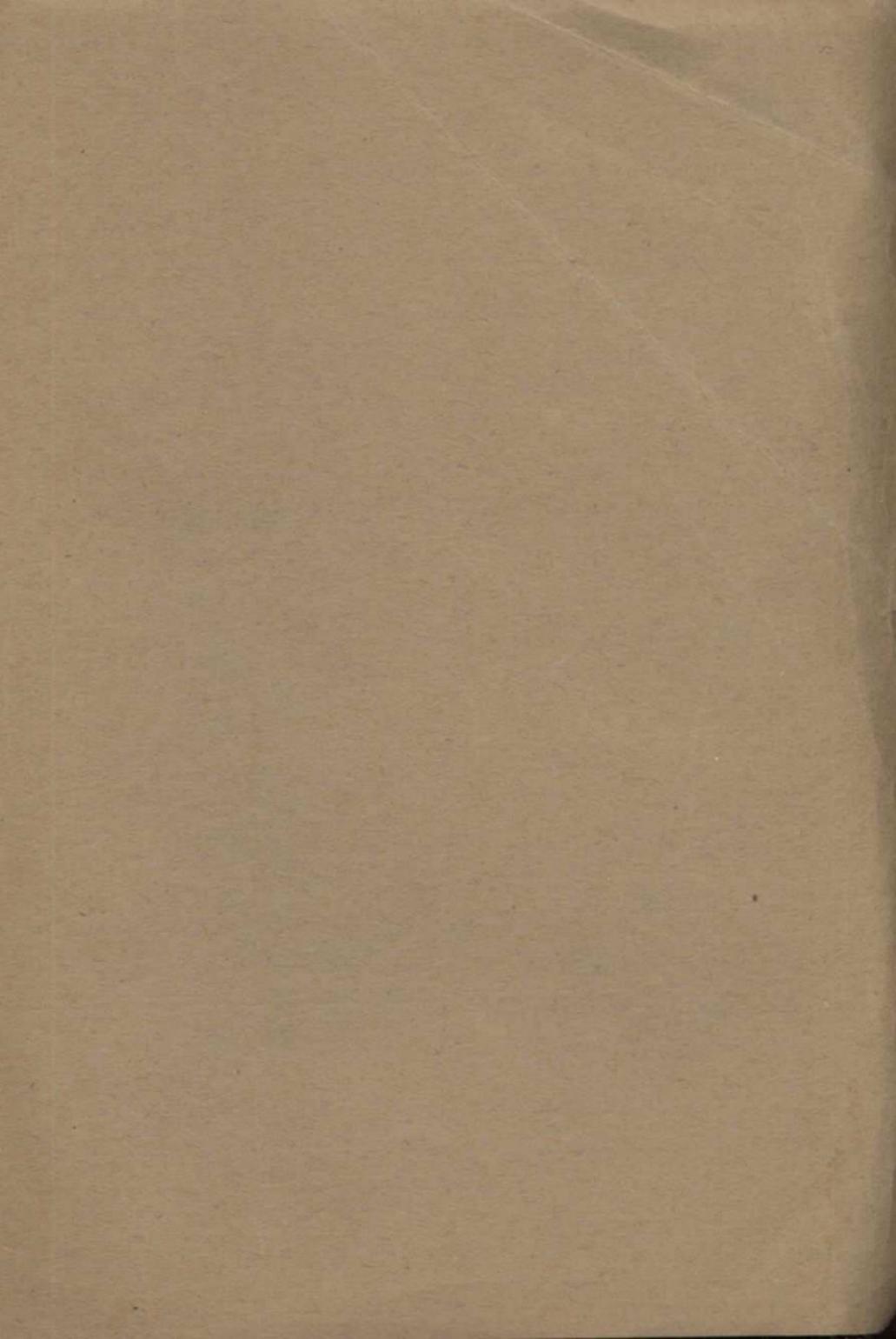
entre les deux Smyrnes survivantes, la Turque et l'Européenne, régnera pendant des années ce vaste champ de mort, semblable à certains quartiers de Constantinople qui sont voués à l'abandon et devenus des repaires de voleurs et de corbeaux.

Quel soulagement, quand on sort de ce cauchemar et qu'on retrouve la mer ! Il y a peu de temps, le premier vapeur Grec qui abordait ces rives depuis le drame entra dans le port. Des curieux regardèrent le pavillon bleu et blanc. Voilà, disent-ils, les lamentables enfants de cette terre, qui reviennent comme des étrangers; eux qui étaient l'âme de cette ville, ils ne sont plus que des individus perdus dans la foule cosmopolite; eux qui étaient les gardes vaillants de la civilisation aux portes de l'Asie, ils ne sont plus que des spectateurs résignés devant la Nouvelle invasion Barbare.

Et pourtant ce retour du pavillon Hellène dans les eaux Smyrniotes n'est pas sans douceur. Qui sait, si, un jour, quand bien des vapeurs auront abordé ainsi, le Turc adouci ne comprendra pas qu'il a encore intérêt à laisser le Grec vivre et travailler à côté de lui ? Qui sait si ce Chrétien qu'il abhorre ne redeviendra pas, par nécessité, son commensal et son collaborateurs ? Et alors ne peut-on espérer voir ce grand champ de mort ressusciter peu à peu et l'avenir panser les blessures encore saignantes de Smyrne ?

A. L.

---







PANORAMA de Smyrne avant la catastrophe